

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA MI-CAREME AU MONTAGNARD

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE.—No 882

MONTREAL, 30 MARS 1901

5c LE No



Mme Bianca-Lyons

LA SYMPATHIQUE ARTISTE MONTREALAISE

Photo. J.-A. Dumas

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 MARS 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

Numéro de Pâques

Notre numéro de Pâques, en DEUX COULEURS, contiendra plusieurs dessins inédits, de superbes gravures, de magnifiques articles de circonstances par nos principaux écrivains. Bref, ce numéro sera d'une grande valeur artistique et littéraire.

De plus, nous commencerons dans ce numéro la publication d'un feuilleton sans égal et sans précédent. En effet

LA FEMME DETECTIVE

est certainement le roman le plus émouvant qui ait encore été publié au Canada. Il est palpitant d'intérêt de la première à la dernière ligne. C'est une œuvre puissante, admirablement charpentée et qui fera les délices de tous les amateurs de bonnes et attrayantes lectures.

Paris est sous le coup de la terreur que lui cause les crimes répétés d'une association mystérieuse qui échappe aux mains de la police avec une adresse sans exemple.

La justice désespérée confie à une femme supérieurement douée la tâche de découvrir les coupables. Elle réussit, mais elle découvre aussi que cette association est dirigée par son mari et son fils. Imaginez les péripéties d'un drame pathétique avec de semblables personnages. Cela ne se conçoit pas, il faut le lire.

L'éminent auteur de ce récit dramatique a fait là une œuvre qui restera comme un modèle du genre.

LA FEMME DETECTIVE fera fureur.

Procurez-vous le premier numéro à tout prix. Ne manquez pas une telle occasion de vous délecter, elle ne se présentera pas de si tôt.



FRANC - PARLER

ASSOCIATIONS DE TIR

Notre ministre de la Milice va, paraît-il, présenter prochainement au Parlement, un projet pour la formation d'associations de tir. D'après ce projet, le gouvernement fournirait gratuitement, aux membres de ces associations, des fusils, cartouches, cibles, etc.

L'idée est excellente, croyons-nous. Et nous n'aurions, jusqu'ici, rien à y reprendre, pour sûr. Tout au contraire. L'exemple des Boers est fait pour nous engager à l'adopter. On sait, en effet, que c'est grâce à leur habileté consommée de tireurs que ces paysans ont pu résister si longtemps et infliger souvent des défaites aux armes anglaises. Aussi bien, on imagine quel précieux secours nos gens apporteraient à la défense du pays, un jour d'invasion, s'il se trouvait parmi nous des centaines seulement de forts tireurs.

Mais—il y aurait dit-on,—un *mais*, un gros *mais* ! —au projet de M. Borden.

Ne feront partie de ces associations que ceux qui souscriront un engagement de trois ans. Et, de plus, ceux-ci seront-ils obligés à l'occasion d'aller servir sous le drapeau anglais, partout où il sera attaqué ?

Alors, c'est un projet impérialiste qu'on nous proposerait. Et nous aurions de nouveaux Transvaals en perspective...

Sous prétexte de nous apprendre à bien tirer, on nous enrégimenterait pour la guerre ! Mais ce serait odieux, cela. Puis, en même temps, la conscription, à brève échéance ?

Nous n'en voulons certes point.

Nous n'y consentirons jamais.

D'avance, nous protestons contre un projet qui serait néfaste pour la paix et l'union nationale au Canada.

Qu'on forme de nombreuses associations de tir dans toutes les provinces du Dominion. Fort bien. Pour notre part, nous encouragerons les Canadiens-français à y entrer. Il faut que le Canada soit de plus en plus en état de se défendre.

Mais qu'on n'attache pas un boulet au dévouement de nos volontaires. Qu'on les laisse plutôt libres, entièrement libres, dans leur volonté et dans leur patriotisme.

La guerre actuelle a prouvé d'ailleurs qu'au besoin, ils ne marchandent ni leur sang ni leur vie pour l'Angleterre.

Il n'est jamais trop tôt pour prévenir un malheur.

Que nos députés veillent !

JEAN BAPTISTE.

L'ANGLIFICATION DES BOERS

"Hier soir, le général Sam Hamilton, parlant à l'Authors Club, à Londres, a suggéré que les prisonniers boers soient envoyés au Canada pour y travailler sur les chemins de fer, afin d'apprendre l'anglais et "devenir imbus de sentiments anglais."
"La Patrie" du 19 mars 1901.

Cette suggestion d'un général anglais, est étonnante de naïveté. C'est presque une idée originale ; mais une idée qui n'a pu germer que dans un cerveau d'un type unique, comme certaines fleurs ne germent que sur un fumier d'une espèce particulière.

Elle prouve, une fois de plus, et quoiqu'en aient dit les journaux soudoyés par l'humanitaire Chamberlain, que la disparition, l'anéantissement complet du peuple boer a toujours été le rêve de la vieille Angleterre. A moins que le général Hamilton, connaissant la chaude sympathie des Canadiens-français pour les héros de l'Afrique-Sud, ait voulu leur donner une marque personnelle de sa grandeur d'âme... Ce que nous ne croyons pas jusqu'à l'affirmer.

Anglifier les Boers !... Ce qui équivaut à anglifier les Français ! à transposer les pôles ! L'idée ne manque certainement pas de hardiesse, et si elle eût

été émise par un Américain elle se fut prêtée à un moment de réflexion, même ironique.

Cependant le général Hamilton a bien le droit d'avoir des rêves, et de se représenter une poignée de Boers devenus loyaux sujets de Sa Majesté Edouard VII sous le poids de cinquante ans de servitude dans une colonie britannique, et se préparant, sous le commandement de l'inventif général, à envahir la France. Que ne peut-on pas faire avec ces lions là ?..

Et de quelle utilité, par exemple, ne serait pas un DeWett lord-maréchal dans une expédition comme celle de Chine ?... ou un Botha quelconque comme gouverneur-général de ces déloyaux Canadiens-français qui osent désavouer tout haut les invasions civilisatrices de la sage, de la douce, de la compatissante, de la puissamment magnanime Angleterre ?..

O ingratitude !!!

Bon général Hamilton, si vous continuez d'émettre des idées aussi saugrenues, vous arriverez à la gloire du ridicule.

ALBERT LOZEAU.

A travers Journaux et Revues

La *Semaine Commerciale* de Québec réclame à grands cris un théâtre décent pour la ville de Champlain. Le fait qu'Albani a été obligée de chanter dans "la grande salle à manger du Château Frontenac" l'humilie. *Viator*, l'auteur de l'article, pourrait bien avoir raison et nous l'appuyons fortement.

* * * *

L'*Acadie* annonce que les souscriptions vont bon train pour l'achat du magnifique tableau de M. Henri Beau : *La dispersion des Acadiens*. Ce tableau, qui a mérité une médaille à l'Exposition universelle de Paris, fait le plus grand honneur à notre compatriote et il nous ferait plaisir de voir nos frères acadiens le conserver dans leur patrie dont il rappelle un des épisodes historiques les plus émouvants.

* * * *

Dans son numéro du 1er mars, *La Grande Revue*, de Paris, publie ce qui suit : *Souvenirs et correspondance*, par Mlle Malwida de Meyenbug ; *Les facteurs économiques de l'alcoolisme*, par Emile Vandervelde ; *La tournée*, par Jean Ajalbert ; *La dégradation*, par Joseph Reinach ; *Le solidarisme*, par Maurice Zablet ; *Une visite à la prison de Saint-Lazare*, par Jules Hoche ; *Chronique politique*, par J. Cornély.

* * * *

Remarqué dans le *Canada Français* de Saint-Jean un article bien pensé de M. Jean Rémana sur l'encouragement que nous devrions accorder aux arts, sur le culte du beau qu'on devrait développer chez nos compatriotes. Le MONDE ILLUSTRÉ n'a rien à se reprocher à ce sujet puisque, seul, il s'est attaché à faire connaître nos artistes et leurs œuvres. Le public n'a pas toujours apprécié nos efforts à leur valeur, mais cela viendra quand nous serons morts... et c'est déjà une consolation.

* * * *

Le *Spectateur*, de Hull, entre autres choses intéressantes, apprend à ses lecteurs combien de *temps peut gagner*, par sa bonne conduite, un prisonnier condamné à deux, trois, dix, quinze et vingt-cinq ans de réclusion.

Nous croyons, avec notre confrère, qu'il est très utile de faire connaître au public ces détails palpitants, mais malheureusement, presque toujours ignorés de la majorité des lecteurs !

Un bon point ! !

* * * *

Le numéro de mars des *Lectures pour Tous*, vient d'être mis en vente. En voici le sommaire : Un peuple qu'on gouverne en l'amusant, par R. Cagnat, de l'Institut ; Six mois chez les Anthropophages : Journal d'une Mission française au sud du Soudan ; Les Ancêtres du Pont Alexandre III ; La Femme en temps de guerre et la Croix-Rouge de France ; Cent mille

portraits contemporains : Existe-t-il deux hommes semblables ; Fille de Fraudeurs, nouvelle ; Le Déménagement, par Henri Monnier ; Le Crapeau blanc, nouvelle ; Service de la Reine, roman.

* * * *

La *Revue Mame* nous donne des détails intéressants sur la fin très chrétienne d'Armand Sylvestre, le conteur gaulois et rabelaisien.

Quand il se fit ramener de Menton à Toulouse, dit notre confrère, Armand Sylvestre ne se faisait aucune illusion sur sa fin prochaine, et à peine était-il installé dans la maison où il a rendu son âme à Dieu qu'il déclarait vouloir se mettre en règle avec sa conscience. Il envoya chercher immédiatement le Père Rouer des Fourniels, un assomptionniste, et, avec toute la plénitude de son intelligence, il se confessa et reçut l'absolution.

Le lendemain, le curé-doyen de la paroisse administra le saint viatique et l'extrême-onction au malade, qui dit à haute voix :
— Je fais un grand acte ; je meurs dans la foi de mes pères.

* * * *

La *Correspondance européenne* annonce la mort à Genève, de M. Louis Duchosal, célèbre poète et écrivain d'art. C'est une perte considérable pour la littérature de langue française en Suisse.

A demi paralysé depuis de longues années M. Duchosal ne vivait que par le cerveau et par les yeux, mais ses impressions étaient d'une acuité et d'une délicatesse rares. Il laisse, entre autres ouvrages, deux recueils de vers : *Le livre de Thulé* et *la Forêt enchantée*, qui témoignent de ces qualités et prendront place parmi les meilleurs livres de la poésie romande.

La même revue nous dit que le dernier recensement de la Suisse a démontré que les langues française et italienne ont fait d'énormes progrès depuis 1888, tandis que l'allemand en a perdu d'une façon incroyable. A quoi est-ce dû ! nous serions en peine de le dire, mais nous constatons le fait avec joie.

* * * *

M. Gustave Comte notre sympathique ancien collaborateur, maintenant rédacteur au *Temps* d'Ottawa, commence dans ce journal, une série d'études sur "l'art et la critique." Dans son premier article, il parle de "la critique au Canada," et indique les causes qui ont empêché notre art et notre littérature de progresser. Selon lui, une des principales, provient des journalistes d'antan qui par "incompétence ou serviilité ont accoutumé le public aux compliments fades, plats ou mensongers." Comme ce procédé était facile la tradition s'en est perpétuée, bien que la jeunesse d'aujourd'hui fasse des efforts véritables pour s'en affranchir. Selon M. Comte elle réussira et nous le souhaitons.

Dans sa prochaine étude il promet de nous "faire voir ce qu'est la critique, et le rôle important qu'elle joue dans la formation des institutions comme des individus." Nous essaierons de tenir nos lecteurs au courant.

CABRETTE.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

MME BIANCA-LYONS

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs une artiste renommée, hautement appréciée du public connaisseur et dont les succès ne se comptent plus : Mme Bianca-Lyons.

Musicienne émérite autant que distinguée actrice, elle a su conquérir l'admiration de tous et rarement, certes, conquête fut aussi spontanée, aussi sincère. Musicienne !

Mme Bianca-Lyons l'est dans la plus délicieuse, la plus suave, mais aussi dans la plus pure acception du mot : ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre dans ses improvisations, cantates ou berceuses, savent jusqu'à quel point cette artiste possède son art ; jusqu'à quelle hauteur elle peut élever l'âme de ceux qui l'entendent, car l'âme même de l'exécutante s'assimile aux sons harmonieux que font naître ses doigts de fée.

"De la musique avant toute chose," a dit Verlaine. Oui, certes, mais de la musique qui élève, émeut, transporte ; de cette musique qui fait vivre ; c'est donc à vous, Madame, que le poète s'adressait naguère...

D'origine allemande, Mme Bianca-Lyons est née à New-York.

Venue fort jeune au Canada, elle y termina son éducation et retourna plus tard en sa ville natale afin d'y commencer ses études musicales. De là, elle visita l'Allemagne et elle fut, à Berlin, l'élève du célèbre professeur Joachim, dont la réputation est universelle.

De retour au Canada, elle suivit les cours de Frantz Jéhin Prume, un des grands violonistes du siècle.

Avec de tels maîtres, nul ne sera étonné des nombreux succès que remporta Mme Bianca-Lyons dans plusieurs concerts donnés à Toronto, Philadelphie et New-York.

Actuellement, Mme Bianca-Lyons est l'élève du savant professeur De Sève.

Dans la comédie, notre jeune artiste a aussi paru avec avantages, et les habitués des Soirées de Famille applaudissent souvent à son réel talent.

Ajoutons, en outre, que Mme Nil Warner fut son professeur de déclamation, et nous aurons dit pourquoi, étant donné ses aptitudes naturelles, ses succès furent si rapides sur la scène.

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

* * *

M. PAUL CAZENEUVE

Les débuts de M. Cazeneuve au Théâtre National Français ont été ce que nous espérions. C'est-à-dire un triomphe sur toute la ligne.

Cet artiste, n'a plus un nom à se faire sur la scène américaine, car il y possède une réputation, légitimement gagnée par un travail sans relâche et un incontestable talent.



Photo. Laprés & Laverne

M. PAUL CAZENEUVE

Cependant, c'est un français dans toute l'acception du mot, français par la race, par le cœur et par l'esprit. Son père, vient de la vieille France et a occupé durant de nombreuses années, une haute position dans le monde universitaire de Boston. Je dirai même que le nom du père m'était depuis longtemps connu.

M. Paul Cazeneuve possède une diction franche, cependant, pour être exact, on reconnaît l'influence des inflexions anglaises. Ceci n'a rien de surprenant, surtout si l'on considère que cet artiste a, durant des années, joué dans la langue de Shakespeare. Du reste ce détail n'enlève rien à la valeur du comédien, valeur réelle et universellement admirée par le public montrealais.

M. Cazeneuve possède un geste noble, naturel et

d'une grande aisance. Les jeux de physionomie sont excellents et dans le rôle si difficile de Méphisto il a donné la preuve d'une connaissance parfaite des moindres détails de la tradition.

Par ce fait, la présence de M. Cazeneuve au Théâtre National sera d'une grande utilité pour la majorité des artistes, et aussi pour la direction.

Ce théâtre possède comme nous le savons des talents sérieux, mais qui demandent le grand enseignement classique. Les voici donc avec un maître tout trouvé, maître dont l'indulgence, la bonté et la modestie font cadre à ses qualités artistiques.

La carrière de M. Cazeneuve est bien remplie et quoiqu'il soit encore fort jeune, on peut dire qu'il occupe une des premières places parmi les grands acteurs américains.

Il ne faut pas croire que M. Cazeneuve n'avait pas déjà nombre d'admirateurs à Montréal ? En 1889 il vint avec la troupe de Maude Banks, et depuis il fit partie de plusieurs troupes qui obtinrent, ici, le plus brillant succès.

En suivant la vie théâtrale de M. Cazeneuve nous le voyons jouer le rôle principal dans *The French Spy* en 1890. Un an plus tard, il entra dans la troupe de Salvini, avec lequel il restait jusqu'en 1896.

A la mort d'Alexandre Salvini, M. Cazeneuve fut unanimement choisi pour remplacer cet illustre comédien. Il fit ses débuts à New-York dans le rôle d'Arctagnan des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Ce rôle fut pour l'artiste l'occasion d'un véritable triomphe. En effet, ceux qui ont eu la bonne chance de voir M. Cazeneuve dans cette pièce, peuvent dire comme moi qu'il y atteint réellement le sommet du grand art.

Au commencement de l'année dernière nous voyons M. Cazeneuve occupant le premier rôle dans *Under the Red Robe* sous la direction de Frohman.

Enfin, le voici avec nous et tous nous en profiterons, acteurs et public. M. Cazeneuve étant Français et aimant notre population et notre ville, nous pouvons espérer qu'il a l'intention d'y rester le plus longtemps possible.

Le succès qu'il a obtenu dans *Faust*, le haut degré d'art qu'il a donné aux moindres détails de cette superbe pièce, nous font présager la réussite de chaque pièce qu'il organisera au National.

Disons, en terminant, que M. Cazeneuve doit prochainement monter : *La Mulâtresse*, *Quo Vadis*, *Les Trois Mousquetaires*, *Carmen*, *Le Maître de Forges* et une foule d'autres chef-d'œuvres.

Le public de Montréal ne chaumera donc pas... ni la caisse de M. Gauvreau !

JÉHIN-PRUME

A NOS LECTEURS

Un oubli regrettable a fait que nous avons omis de mentionner dans le dernier numéro le nom de M. J. A. Dumas qui a photographié avec tant de goûts et de succès les tableaux de M. Georges Delfosse. Nous prions notre distingué photographe de nous pardonner cette omission involontaire et nous lui accordons tout le crédit auquel son travail artistique lui donne droit.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception du *Répertoire des Cafés-concerts*, publié par M. Albert Turcotte. Il contient trente-quatre des chansons les plus populaires de la métropole. Nos remerciements.



Service postal au commencement du régime anglais

DE QUÉBEC A HALIFAX

Habités à un service postal rapide, nous sommes disposés à croire qu'il en a toujours été ainsi. L'article ci-dessous qui est fort documenté nous apprend comment la poste s'est établie dans notre pays et quelles difficultés nos aïeux ont eu à vaincre pour créer un service lent et défectueux, mais qui devait être le prélude de celui dont nous jouissons aujourd'hui.

Peu après la guerre de la Révolution Américaine, le général Haldimand, convaincu de la nécessité d'une voie de communication, par terre, entre Québec et le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, fit percer un chemin de pied à travers la forêt épaisse qui s'étendait alors de Kamouraska au lac Témiscouata, et de là le long de la Madawaska et de la rivière Saint-Jean jusqu'aux établissements de la baie de Fundy. A l'été de 1787, Hugh Finlay, qui avait été député maître-général des postes pour le Massachusett avant la révolte de cette province, fut envoyé par lord Dorchester, successeur de Haldimand, au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse, pour établir, pendant les mois d'hiver, une malle mensuelle entre Québec et Halifax, parce que la communication entre Québec et l'Angleterre par voie de New-York n'était pas sûre. Cette malle devait se transporter par le chemin ouvert par Haldimand.

Le 3 octobre, Dorchester informait lord Sydney que Finlay était de retour et qu'il avait fait des arrangements satisfaisants avec les députés-maîtres des postes de ces provinces pour l'emploi de "messagers à pied" pour porter les lettres. Six malles par année, estimait-il, paieront les dépenses de ce chemin, et comme chaque province vantait les avantages de son propre port, il suggérait que les malles d'Angleterre fussent envoyées alternativement à Halifax et à Saint-Jean, jusqu'à ce que l'expérience démontrât lequel de ces ports était le meilleur. Il conseillait aussi de se servir de la route de New-York jusqu'à ce que la nouvelle voie fut assez en ordre pour permettre aux chevaux d'y passer. Dorchester recommandait que les bureaux de poste fussent placés sous le contrôle d'un seul officier qui serait connu sous le nom de député-maître général des postes pour l'Amérique Britannique du Nord.

Il suggérait Finlay comme la personne la plus capable de remplir cette position. Un mois plus tard, le 8 novembre 1787, Finlay était nommé ; et Sydney informait le gouverneur-général qu'un service mensuel des malles était établi entre Londres et Halifax. Toutes les dépenses devaient être sous le contrôle des agents du bureau de poste.

Lorsque, six ans plus tard, la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre, les nombreux corsaires qui sillonnèrent la mer, forcèrent les paquebots à abandonner leur route à New-York ; ils se rendirent directement à Halifax, hiver comme été. Ce ne fut qu'après deux années qu'ils purent reprendre leur ancienne route.

Le 5 avril 1800, Finlay était remplacé par George Heriot, plus connu aujourd'hui par un récit de voyages au Canada publié sept ans plus tard. Le service postal fut graduellement étendu et amélioré par lui, mais pas assez rapidement pour satisfaire un certain nombre de marchands. Le 26 janvier 1811, un mémoire était adressé aux lords du Conseil Privé par Simon McGillivray, A. Gillespie, William Hamilton, Charles Idle, Thomas Forsyth, John Inglis, John Bainbridge, et sept autres. Ils se plaignaient que la malle mettait trois semaines à franchir l'espace entre Québec et Halifax, et trois semaines également pour franchir la distance entre Québec et York, quand on pouvait faire le trajet dans l'une ou l'autre direction en six jours. Plusieurs marchands préféraient envoyer leurs lettres plutôt par des occasions que par la malle. En conséquence, les marchands qui se servaient de la malle ne pouvaient lutter avec les marchands qui avaient la chance de trouver des messagers.

Heriot remarque que franchir la distance entre Québec et Halifax en six jours est une marche extraordinairement rapide, car la distance est de 633 milles

dont 368, à parcourir à pied et de jour seulement, à cause des rivières qu'il était dangereux de traverser la nuit. Le 23 avril 1811, il fait à Francis Freeling un rapport général sur le service postal de toutes les provinces.

"La malle est transportée du Nouveau-Brunswick à Québec et vice et versa par deux courriers, dont l'un part de Québec et l'autre de Fredericton tous les quinze jours en été et tous les mois en hiver. La distance est de 361 milles ; le coût du transport des malles, 240 louis. Il y a une malle un fois par semaine entre Fredericton et Saint-Jean, N.B., distance de 82 milles, au prix de 91 louis et 5 shellings. Il y a deux paquebots par semaine à travers la baie de Fundy, entre Saint-Jean et Digby, N.E., 36½, au coût de 350 louis. Il y a un courrier deux fois par semaine entre Digby et Annapolis, distance de 20 milles, à 50 louis, et un courrier entre Annapolis et Halifax une fois par semaine, 133½ milles au prix de 260 louis. Un

MONTREAL AUX ETATS-UNIS

courrier laisse Montréal le lundi soir pour Swanton, Vermont, où il attend la malle des Etats-Unis et revient la samedi soir avec la dernière malle de Boston. (Les malles d'Angleterre viennent d'ordinaire par cette route). Il a un salaire de 156 louis par année. Depuis le commencement de cette année la poste est

MONTREAL A KINGSTON

établie de Montréal à Kingston. La distance est de 200 milles. Le courrier fait ce trajet une fois par quinze jours et a un salaire de 100 louis. On se propose d'établir la poste jusqu'à York, pendant les mois où la navigation est arrêtée. La dépense sera d'environ

QUÉBEC A MONTREAL

80 louis. La poste entre Québec et Montréal se transporte deux fois par semaine de chacune de ces deux villes. Les courriers laissent les maisons de poste le lundi soir à cinq heures et arrivent le mercredi suivant. Ils partent de nouveau le jeudi soir et arrivent le samedi soir. Entre ces deux villes il y a trois ville-postes : Trois-Rivières, à 90 milles de Québec et à la même distance de Montréal ; Berthier, à 45 milles de Trois-Rivières et à égale distance de Montréal ; et l'Assomption, à 22 milles de Montréal. On charge huit sous pour le transport d'une lettre de Québec à Montréal. Les dépenses pour le transport des malles pour une année s'élèvent à 604 louis sterling. C'est le 5 avril 1800 que j'ai pris la direction du département de la poste dans la province de l'Amérique du Nord. Le revenu pour l'année qui suivit fut de 884 louis et pour les derniers douze mois il s'est élevé à 2,514 louis sterling. Il y a sur la route entre

COMMENT ON VOYAGEAIT

Québec et Montréal environ 27 personnes dont les maisons sont à sept ou huit milles les unes des autres et qui tiennent quatre ou cinq chevaux chacune, avec des voitures appelées communément calèches. Ces véhicules font en moyenne six milles à l'heure. On perd un temps considérable aux relais, et les voyageurs attendent souvent une demi-heure à chaque relai, de sorte qu'ils perdent 14 heures de Montréal à Québec. Le prix légal du transport est de un chelin par lieue pour une personne si la voiture est attelée d'un seul cheval. S'il y a deux chevaux, le prix est de trente-six sous. Il n'y a pas d'hôtel le long de la route. Les voyageurs sont obligés d'emporter avec eux provisions et liqueurs. Il n'y a pas moins de six rivières à traverser sur la route de Montréal. Celle de Trois-Rivières a trois milles de largeur et celle de Montréal trois quarts de mille de large. Les chemins sont généralement dans un très mauvais état. Les grands voyers qui sont chargés de faire exécuter les lois relatives à l'entretien des chemins ne s'occupent guère de leur affaire à cause du maigre salaire qu'on leur donne."

Environ un an plus tard (16 mars 1812), sir George Prevost déclarait que M. Heriot avait fait des arrangements pour le transport de la malle entre Québec et Halifax. Mais pour mettre ces arrangements à effet,

il était nécessaire d'ouvrir un chemin à travers le pays inoccupé entre Québec et Fredericton, et de donner certains avantages aux colons qui voudraient s'établir le long de ce chemin. "La nécessité d'une route sûre devient chaque jour de plus en plus évidente, si on considère l'état de choses aux Etats-Unis." C'était l'opinion de Prevost que la malle viendrait aussi vite en hiver, par voie de Halifax que par la route de New-York et il recommandait que la malle fut envoyée par Halifax le plus tôt possible.

L'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Québec et Montréal améliora sensiblement le service des postes.

Sous Prevost, la navigation océanique s'améliora aussi beaucoup car les dépêches de Québec étaient souvent délivrées à Londres cinq ou six semaines après leur départ de la capitale. La dépêche de Prevost datée de Montréal le 22 octobre 1812 fut remise à lord Bathurst le 26 novembre suivant.

E. CRUIKSHANK

(Bulletin des recherches historiques).

MARIAGE ET CÉLIBAT

J'ai un mien ami qui se marie ; c'est décidé. Il a fait la grande demande et tout est arrangé. Sa décision est prise, irrévocable, et bien malin qui le ferait se désister de son projet.

C'est un cœur apprenti qui débute dans le métier et qui, généreux, prodigue, s'est donné, sans restriction aucune, à une demoiselle, charmante du reste, qu'il a eu le malheur de rencontrer.

Je dis "malheur," car cette union me déplaît souverainement. Ce n'est pas que les partis soient mal assortis, nullement, mais je suis célibataire, célibataire endurci, comprenez-vous ?

—Videmment, ça dépend du point de vue où l'on se place, dirait certain notaire de ma connaissance.

—Dis donc, mon cher, dis-je à mon ami, à brûle-pourpoint, en l'accostant, l'autre soir, il est donc bien vrai que tu vas troquer ta liberté de vieux *boy* contre l'indissoluble lien du mariage ?

Lui, s'alarmant presque :

—Comment, la chose est elle déjà connue ?

—Si fait, mais tu sembles vouloir éviter ma question.

—Je ne te cacherai pas, Ralph, que tu me fais l'effet de me vouloir morigéner à ce sujet ; aussi, j'aurais préféré tourner la position que de faire face à l'attaque. Ainsi, c'est dit, je capitule, tout en dictant les termes de ma capitulation. Entrons chez moi et nous deviserons ensemble, en fumant une pipe.

—Va pour la pipe.

Nous entrons et nous nous installons le plus confortablement possible, sans trop regarder aux convenances : la tête ici, les pieds là.

Il y a, sur la table, une blague au ventre rebondi, quelques pipes de respectable dimension et un porte-allumettes, tout ce qu'il faut à un célibataire digne de ce nom.

Bientôt, de longues spirales bleutées montent de nos pipes et vont se blottir dans les coins, au plafond.

—Ne trouves-tu pas, mon cher Louis, qu'il fait bon causer ainsi, à bâtons-rompus, à cœur ouvert, sans barricade ? N'est-ce pas que la vie de bohème a ses charmes ? Pour ma part, je ne comprends pas autrement la joie de vivre.

—Tu te fais une mauvaise idée de la joie de vivre, Ralph, tu conçois mal le bonheur. La satisfaction égoïste du "soi" peut être de bonne politique pour l'âme mesquine et terre à terre, mais elle n'est pas l'apanage des âmes grandes et nobles comme la tienne ; aussi, quelqu'un de ces jours, tu m'arriveras converti, blasé de...

—Ah ! le vilain farceur ! Allons, trêve de philosophie. M. Mentor, et parlons raison. Cependant, je ne t'empêche pas de continuer sur le même thème. Tu étais en train, je crois, d'enfourcher ton dada favori ?

—Eh bien ! puisque tu m'y convies, je te parlerai sérieusement. L'amour, ne t'offusque pas de ce mot, l'amour est le seul mobile vraiment digne d'animer le

œur. Tous les autres lui sont subordonnés ; c'est lui qui ennoblit l'homme et le rapproche le plus de l'idéal.

—Tu me parles grec, mon cher. *Ad rem, ad rem*, absorbe le sujet de plein pied. Parle m'en donc, de ta dulcinée, puisque la langue te démange à ce point.

—Oh ! ne vas pas croire qu'il me répugne de traiter ce sujet, au contraire !

—Certes ! Ainsi, passons l'exorde.

—Je t'assure, Ralph, que cette femme me rendra heureux. Elle est si bonne, si douce, si gentille, si prévenante, si...

—Et *cœtera*.

—... jolie. Ah ! il faudrait que tu vois son œil caressant, sa lèvre merveille, son teint rosé et ses cheveux fous qui lui font une auréole comme à une madone. Sa démarche fière, son port de reine, la candeur de son front, la fraîcheur de sa voix, l'éclat perlé de son rire, tout en elle charme et captive. Crois-moi, cela vaut bien la vie d'hôtel et de club. Pouah ! j'en ai soupé de l'anémique fleuretage et...

—Et il te faut quelque chose de plus substantiel, sans doute !

—Ne plaisante pas ; c'est là l'argument de ceux qui n'en ont pas. Je t'assure que la vie conjugale recèle des douceurs qu'ignore le célibataire.

La vie, de quelque côté qu'on l'envisage, présente beaucoup de misères et de déboires, mais deux énergies, deux cœurs réunis triomphent plus facilement de ces obstacles. D'ailleurs, après la pluie vient le beau temps. Les enfants arrivent et on se sent revivre en eux, guillerets comme autrefois. Ça ragailardit, crois m'en. Eh ! mon cher, comptes tu pour rien le si doux devoir de donner des enfants à la patrie et des élus au ciel.

—Bon, le voilà qui tombe dans le dithyrambe !

Jusque-là, j'avais fait fort piteuse figure. Je parais à peine les coups qu'il me portait. Je m'étais en vain efforcé de le taquiner, j'avais mis en jeu la raillerie et la taquinerie, rien n'y avait fait. Quant à lui, il frappait juste. Aussi, comme il continuait sur ce ton :

—Ah ! l'infatigable bavard, m'écriais-je, presque hors de moi-même, il n'a fait encore que frôler la femme et il en a déjà le caquet !

Mais lui n'avait pas le cœur à se fâcher :

—En somme, me dit-il, tu n'as pas toujours nourri des sentiments aussi misogènes. Ne me disais-tu pas, il y a un mois au plus, que la vie conjugale était le bonheur du plus près qu'on y pouvait toucher ?

—J'ai dit cela, moi ?

—Ce sont là tes propres paroles, ne t'en souviens-tu pas ?

—Hum ! s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère !

Notre conversation finit d'en par là. Nous fîmes nous coucher paisiblement, rêvant, lui, à sa Dulcinée, moi, à mon sort de célibataire.

Après tout, il a peut-être raison, l'animal !

RALPH MALO.

Sherbrooke, 1901.

LE PROGRÈS

Le progrès est à l'ordre du jour. Progrès dans les sciences, progrès dans la littérature, progrès dans la navigation, progrès partout enfin.

Voilà maintenant qu'un fameux médecin de Chicago, un canadien-français, rêve d'avoir inventé le mouvement perpétuel. Ce n'est pas banal ! Cela lui donnerait un revenu de quatre à cinq millions. Oh ! l'eau en vient à la bouche !

Il faut constater que son grand père a travaillé au mouvement perpétuel, son père y a sacrifié son temps et sa fortune, son frère y a aussi fait ses essais, et sa sœur... mais suffit, toute une famille de mouvement perpétuel !

Il paraîtrait, (d'après une lettre reçue ici, à Montréal, par un fils à papa, où l'inventeur raconte une partie de sa vie mouvementée) que la mère du héros rageait de voir ces fainéants gaspiller leur argent... La réussite va la faire changer d'idées !

Oh ! progrès où vas-tu t'arrêter ?!

RÉNÉ SAINTE-FOIX.

LES BOIS PETRIFIES DE L'ARIZONA

On trouve des bois pétrifiés en beaucoup d'endroits, mais nulle part en aussi grande abondance que dans le comté d'Apache, du territoire de l'Arizona (États-Unis). Là existe un dépôt merveilleux, désigné sous le nom de "Chalcedong Park", qui offre des sections d'arbres et même des arbres entiers gigantesques composés par l'agate, le jaspe, l'améthyste et les diverses pierres nobles qui dérivent de la silice. Ces arbres se trouvent sur le sol et sous terre jusqu'à des profondeurs de 10 mètres, au milieu de cendres et de laves volcaniques, que recouvrent généralement des dépôts sablonneux.

Les géologues sont loin d'être d'accord avec l'origine de ces arbres siliciés et ont émis des théories souvent très différentes les unes des autres ; celle qui paraît la plus vraisemblable consiste à attribuer la pétrification à l'immersion des arbres dans des geysers à haute température et renfermant de la silice en dissolution. Au contact, la silice se serait substituée aux tissus de bois et aurait fini par se solidifier lorsque le refroidissement se serait produit.

À l'aide d'observations faites au microscope, on a pu déterminer la nature des bois pétrifiés, qui se rapporteraient à l'"Araucania", sorte de sapin que l'on trouve encore dans l'île de Norfolk, au sud de l'océan Pacifique. Les mêmes examens microscopiques ont

Le prix des objets ainsi manufacturés est malheureusement encore assez élevé, par suite du long travail nécessaire par la grande dureté de la matière qu'il faut traiter ; mais il est à espérer que, grâce aux perfectionnements qu'il sera possible, à l'avenir, d'apporter à l'outillage, le travail se trouvera par cela même simplifié et permettra en fin de compte une diminution notable des prix de revient actuels.

D.

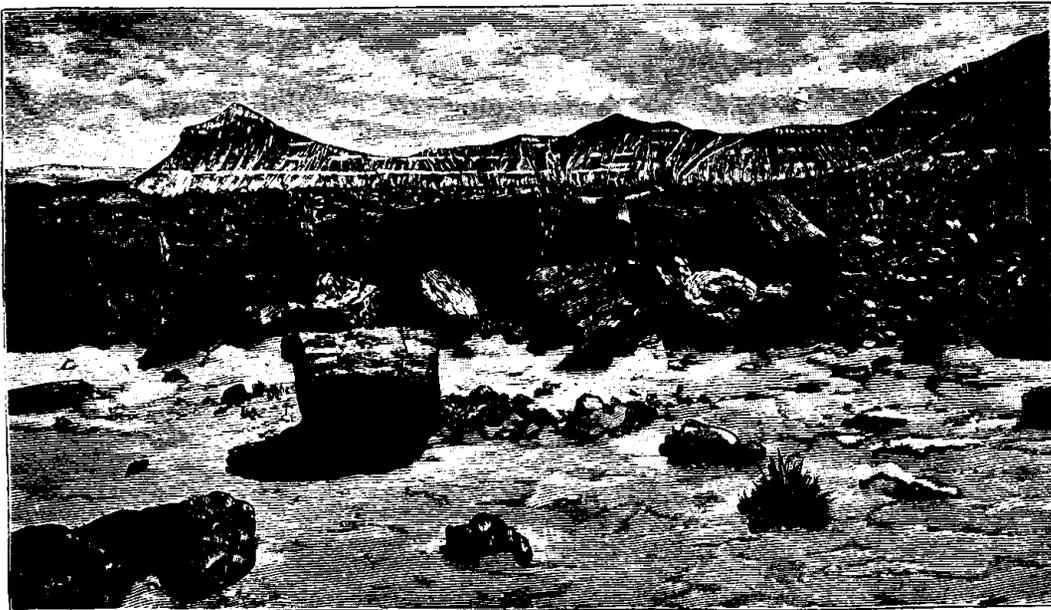
JEUX DU COIN DU FEU

Voici deux jeux d'un coup qui exigent les mêmes éléments et sont pourtant absolument contraires dans leur action. Cela paraît bizarre et c'est cependant fort simple. Il en est ainsi, dans la vie, de bien des choses. Suivant qu'on s'en sert d'une manière ou de l'autre, on obtient des résultats tout à fait différents. Dans tous les cas, ces résultats sont amusants tous les deux : c'est l'essentiel.

L'élément unique, mais indispensable pour nos deux jeux, ce sont vos propres bras tout simplement ; l'accessoire, comme vous voyez, ne vous coûtera pas cher et vous vous le procurerez facilement à moins que vous ne soyez manchots.

Le Chat et la Souris

Vous êtes une dizaine au moins. Huit d'entre vous



BOIS PÉTRIFIÉS, COMTÉ D'APACHE, ARIZONA (ÉTATS-UNIS)

indiqué que la substitution silicieuse avait dû s'accomplir alors que les bois étaient en voie de décomposition.

C'est la Drake Company de Saint-Paul, Minn, qui a entrepris le sciage et le polissage des échantillons de bois pétrifiés de l'Arizona. Il lui a fallu, pour mener à bien cette entreprise, établir des machines très coûteuses dans ses usines de Sioux Falls, South Dakota.

Le traitement des arbres est d'autant plus difficile que les diverses agathes qui les composent sont d'une dureté exceptionnelle. C'est à l'aide de la poussière de diamant seule qu'on en vient à bout. On obtient ainsi des surfaces du plus beau poli où se jouent les plus variées, depuis le blanc le plus éclatant jusqu'au noir le plus foncé, en passant généralement par le violet, le rouge, le jaune et le vert.

La Drake Company a présenté les spécimens de son industrie dans plusieurs classes de l'Exposition universelle et a obtenu des divers jurys de nombreuses récompenses, dont trois médailles d'or.

Les objets exposés consistaient en manches d'outils, porte-plumes, porte-allumettes, broches, pommes de cannes, presse-papiers, etc. Les gros échantillons ont servi à faire des sièges de jardin, des dessus de table, des cadrans d'horloge. Bien d'autres applications sont encore en projet et verront successivement le jour au fur et à mesure que la jeune Compagnie prendra un plus grand essor.

se mettent en cercle en se tenant par la main, les mains élevées à la hauteur des épaules. Un autre joueur est Chat, le dernier est Souris. Le Chat cherche à attraper la Souris et celle-ci s'efforce de fuir ce sort déplorable. Dans ce but, elle passe sous les bras élevés des joueurs en décrivant autour d'eux les méandres qu'il lui plaira, toujours en tournant autour de chaque joueur. Le Chat la poursuit avec l'obligation stricte de suivre ponctuellement chacune de ses évolutions. Quand il a fini par l'attraper, ce qui est la destinée à peu près inévitable des souris, deux autres joueurs prennent leur place.

L'Assaut

Même nombre de joueurs, même position. Au milieu du cercle, un joueur s'appelle la Tour et reste à attendre les événements. Un autre, placé hors du cercle, s'efforce d'y pénétrer et d'enlever la Tour d'assaut. Mais les joueurs, formés en cercle en se tenant la main, s'opposent tant qu'ils peuvent à ses projets en lui barant le passage, fût-ce au ras du sol s'il essaie d'entrer par ruse en rampant. En aucun cas, l'assaillant ne peut franchir la barrière des bras réunis. Il doit passer dessous et l'attaque, comme la défense, donne lieu aux scènes les plus animées.

Essayez de ces deux exercices contraires, mais non impossibles.

DOCUMENTS HISTORIQUES

Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?

ALBERT FERLAND, ARTISTE, POÈTE ET SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

Mon cher confrère,

Vous me demandez par lettre ce qu'il adviendra de mon pays et de la race canadienne-française en ce XXe siècle. Devant cette grosse question, posée tout aussi simplement qu'on interrogeait autrefois l'oracle de Delphes, j'avoue que je suis tenté de poser en prophète, et quand je songe que depuis Homère tous les poètes, mes frères en Apollon, se disent inspirés après une simple invocation, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais pour m'attribuer la prescience de la Pythonisse antique. Je monte donc, si vous me le permettez, sur le trépied des augures et, solennel comme une sibylle, je prophétise, oui je prophétise, écoutez.

Le peuple canadien-français est jeune : sa vitalité étonnera la France, mère auguste dont il est né. Uni et plein de force il s'accroîtra incessamment jusqu'à la fin de ce siècle. Les mères canadiennes futures ne seront pas moins fières que les nôtres d'être les dépositaires du sang valeureux des marins hardis et croyants qui, partis des rives françaises à la découverte de terres nouvelles, les premiers, heureux conquistadors, foulèrent le sol vierge et grandiose de notre pays.

Le premier quart du siècle verra s'éteindre le parti conservateur et le parti libéral. Anglais et Canadiens-français se disputeront ardemment les rênes de l'Etat. Les Canadiens seront victorieux. Devenus les maîtres, ils seront hantés du beau rêve de l'indépendance, rêve qui ne pourra pas se réaliser avant la première moitié du siècle. L'Angleterre... chut !... Rien n'apparaît plus à mon œil intérieur. Le destin referme son livre et moi je clos ma lettre me souvenant de ces vers de Corneille :

" Un oracle jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre."

A.-M.-J. DENAULT, PUBLICISTE, SECRÉTAIRE DE L'U. F.-C. ET ANCIEN RÉDACTEUR DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mon cher directeur,

Tu viens de mettre soudain mon patriotisme militant—je ne me reconnais aucun autre titre à cette attention de ta part—en présence d'un bien gros problème, dont mes pressantes occupations ne me permettent point de fournir la solution motivée que j'aimerais. Le délai est si court.

Toutefois, je veux profiter de l'occasion pour enregistrer ici, au moins sommairement, ma profession de foi. Libre à toi de n'y accorder que le peu d'importance qu'elle mérite.

Tu sais déjà tout cela, toi, mon vieux camarade de deux lustres passés, mais je le redirai pour tes intelligents lecteurs, si tu le juges à propos.

Je suis un adepte convaincu de l'idée française en ce pays, avec toute la discrétion que nous impose notre situation politique. Je crois à la survivance de la race française en Amérique, à travers le XXe siècle et les siècles à venir. Je crois à la permanence de notre nationalité, de plus en plus unie, de plus en plus forte, de plus en plus homogène, à mesure qu'elle se verra davantage battue en brèche par toutes les jalousies des éléments étrangers et hostiles.

Je n'appréhende pas plus que de raison les dangers incontestables de la fusion, dans le creuset du pan-américanisme, de routes les nationalités transplantées sur le sol du Nouveau-Monde. Quelque modification qui puisse survenir dans notre condition politique, je me complais dans la certitude qu'il sortira du monstrueux alambic qu'est le pan-américanisme au moins un produit épuré et de nature à narguer les outrages du temps : et ce produit, ce sera une nationalité franco-américaine homogène, puissante, vivace.

Ce n'est pas en vain que la Providence aura voulu greffer un rameau plein de sève du vieux chêne celtique au vigoureux érable des rives du Saint-Laurent ; qu'elle aura béni la croissance de cet arbre rajeuni et lui aura fait atteindre, en dépit des orages violents et nombreux, un développement admirable.

Ce n'est point, après trois siècles bientôt d'héroïque histoire, pour aboutir à un fiasco pitoyable que nous aurions grandi sans cesse sous le regard bienveillant du Dieu qui donna en héritage à nos nobles aïeux, les colons normands, picards et bretons, l'un des plus beaux coins du monde, et malgré les efforts acharnés de nos irréconciliables rivaux.

Ce ne peut être sans un dessein bien arrêté de sa clairvoyance et de sa miséricorde que le ciel chargea nos pères d'implanter, dans les "arpents de neige" dont se moquait le cynique Voltaire, les traditions avec la foi, l'esprit civilisateur et apostolique du peuple le plus chevaleresque de l'univers, et qui leur donna toujours la force et les moyens de maintenir ce dépôt sacré envers et contre tous.

Non, le XXe siècle ne verra pas la fin de ce pacte d'alliance de notre nationalité catholique et française avec le Dieu de sa croyance. Il ne verra pas l'interruption du rôle honorable et bienfaisant qui nous fut assigné dans les conseils providentiels. Au contraire, il en devra contempler l'épanouissement de plus en plus complet.

Nous avons les promesses de l'avenir, appuyées sur les garanties du passé. Nous n'avons qu'à savoir nous en montrer dignes et la jeune Amérique, comme l'antique Europe, finira par se convaincre que le poète a dit vrai :

Quand Dieu frappe un grand coup, c'est par la main des Francs !

Tu voulais ma manière de voir sur cet intéressant chapitre ; je t'en fais hommage, mon cher directeur.

J.-M.-AMÉDÉE DENAULT.

M. H. LAPORTE, PRÉSIDENT DE L'ALLIANCE NATIONALE ET DE LA COMMISSION DES FINANCES DE MONTRÉAL

Vous me demandez mon avis sur l'avenir de la race Canadienne-française en ce 20e siècle. Restera-t-elle unie, forte, homogène, où se fondra-t-elle dans le pan-américanisme.

Je suis d'avis que la race Canadienne-française ne peut pas se fondre dans le pan-américanisme tant qu'elle suivra la voie qu'elle a suivie dans le siècle dernier ; si je considère que les 60,000 Canadiens qui peuplaient le Canada à l'époque de la cession, ont pu, à travers toutes les difficultés, abandonnés sans ressources, mais guidés par un clergé dévoué, ont pu, dis-je, prospérer et augmenter leur nombre au chiffre de trois millions, répandus dans toutes les parties du Canada et des États-Unis, occuper une position des plus enviables dans le commerce, les finances, l'industrie, la législation, la magistrature, etc., que ne devons-nous pas espérer aujourd'hui, organisés comme nous le sommes pour la lutte, sous la même direction sage, éclairée et dévouée d'un clergé qui comprend sa mission, avec toutes ces sociétés fraternelles de bienfaisance, comme l'Alliance Nationale, société que je citerai de préférence à toute autre puisque son but est essentiellement celui de l'union des catholiques parlant la langue française, pour leur progrès matériel et moral ?

Oui, la race Canadienne-française restera unie, forte, homogène car elle est noble, intelligente, respectueuse des lois religieuses et civiles et une race qui possède ces qualités à un si haut degré doit inévitablement quelque jour dominer.

Il vous appartient à vous, journalistes, d'aider cette belle œuvre d'union des Canadiens français, encouragez-les surtout à faire partie de ces belles associations où ils apprennent à s'aimer et s'aider mutuellement, et par là vous contribuerez puissamment à assurer à notre belle race, la force, l'union et l'homogénéité.

Bien à vous,

H. LAPORTE.

G.-A. DUMONT, PUBLICISTE

Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe.

Aussi, je n'essaierai pas de l'être. Mais il m'est bien permis d'avoir des espérances, et j'en ai des belles pour ma race.

J'espère voir, dans le cours de ce siècle qui commence, les Français du Canada prendre la prépondérance dans les provinces maritimes, s'emparer également d'une partie d'Ontario et du Manitoba. Je ne parle pas de Québec, car la population de cette province ne peut manquer de croître d'avantage, et cette croissance sera latine.

Pour dire ces choses, je m'appui sur l'histoire du pays qui me fait voir la marche ascendante des Français du Canada, et aussi sur les statistiques qui me démontrent l'étonnante natalité de ma nationalité.

Ma race restera ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire française. Et la place qu'elle occupera sera grande, car le sang qui coule dans ses veines est noble et généreux. Héritière des mœurs, des goûts, de la civilisation de la France, elle ne peut que jouer un rôle important en Amérique.

G.-A. DUMONT.

GERMAIN BEAULIEU, PUBLICISTE, PROFESSEUR

Les deux questions que vous me posez mériteraient un développement autre que les quelques pages que je vous adresse, et j'espère même qu'un écrivain autochtone en fera bientôt le sujet d'un volume qui aura sa valeur.

Si je réponds à ces questions, ce n'est pas tant l'attrait d'écrire que le sentiment du devoir qui m'y force : il n'est permis à personne d'omettre une occasion de parler à ses compatriotes.

"Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ?" Sans être heureusement l'un de ces caractères qui ne se plaisent qu'à broyer du noir, je dois avouer que l'avenir, parfois, me paraît sombre. Non que je craigne la disparition de notre race : le sang gaulois a donné trop de preuves de sa force et de sa vitalité pour que j'entretienne un doute aussi injurieux. Mais ce que je crains, c'est que, par la nonchalance des classes dirigeantes, et grâce au luxe qui envahit nos campagnes, nous perdions petit à petit ces mœurs austères et simples, ces traditions fécondes en sentiments patriotiques, cet amour enfin du foyer et du sol, qui seuls doivent bercer les nations à leur enfance et les préparer à la lutte que toute nation doit livrer pour s'établir en un coin quelconque de la terre. Il faut donc enseigner à nos frères à aimer ce qu'ils ont aimé et à craindre ce qu'ils ont craint. À aimer nos champs et nos forêts, notre histoire et nos temples ; à craindre le luxe qui amollit les caractères et les faveurs de ceux-là qui furent nos ennemis. Il faut leur enseigner que le Canada est notre pays, mais que notre patrie, c'est notre chère province de Québec ; il faut les engager à vivre en harmonie avec les races étrangères que nous coudoyons ; mais aussi les supplier de craindre ces races étrangères et de ne jamais se fondre avec elles ; il faut leur dire d'apprendre la langue anglaise, mais d'aimer et de parler cette belle et noble langue française qui est, pour ainsi dire, la base de notre nationalité. Et quand nos frères auront bien compris toutes ces grandes choses, oh ! alors, soyons sans crainte : le peuple canadien-français sera fort et glorieux, uni au dedans et respecté au dehors.

Mais, je le répète, c'est la classe dirigeante, ce sont les journalistes à qui il incombe d'instruire le peuple de ces vérités d'où écoule son avenir ; fasse le ciel que ceux-là ne l'oublient jamais.

Mais je m'arrête ici dans la crainte d'être trop long. Que de choses il y aurait à dire encore—et bien tristes !—à propos du dépeuplement de nos campagnes, de l'émigration de nos fils de cultivateurs vers les fabriques étrangères, de l'abandon de vieilles coutumes si simples, si poétiques !...

Quant à cette question : "Notre race se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?" Je n'hésite pas à dire non. Instinctivement, nous en avons horreur, et quand l'instinct parle le danger est évité. D'ailleurs, cet américanisme, pour qui l'étudie de près, commence à se désagréger de lui-même, de toutes

parts, comme les glaces de notre fleuve sous les brises tièdes des printemps. Et c'est probablement ce dont notre siècle sera témoin.

Veuille agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments d'amitié.

GERMAIN BEAULIEU.

A M. LE CAPITAINE J.-E. BERNIER

Amant des grandes eaux, des vastes horizons,
Dans l'âme te sentant la flamme des Jazons,
Tu brûles de voguer vers la zone lointaine
Qui vit sombrer, hélas ! tant de puissants agrès,
Et, pour collaborer à l'œuvre du progrès,
Tu vas risquer te jours, ô vaillant capitaine !

Oui, chez toi c'est le sang des découvreurs qui bat ;
Le danger te fascine, aucun choc ne t'abat,
Nul fardeau n'est trop lourd pour ta robuste épaule,
Et vers le but rêvé tournant ton front d'airain,
Tu jures de vouloir distancer tout marin,
Tu promets de porter ton pavillon au pôle.

Guidé par les jalons que des preux immortels ;
Ont semés à travers les glaçons éternels,
Que l'Arctique sans fin bouleverse et tourmente,
Tu vas, j'en suis certain, écarter tout revers,
Tu vas toucher du doigt le bout de l'univers,
Réaliser enfin le projet qui te hante.

Tout ce que la nature a de rude et d'amer,
Toute l'horreur qui doit régner sur une mer
Que l'hiver boréal incessamment entoure,
Tu l'auras à combattre, ô noble aventurier !
Nul tourment ne fera fléchir ton cœur d'acier,
Rien ne triomphera de ta mâle bravoure.

Tu sortiras vainqueur de ce combat sans nom,
Où jamais ne devra dominer le canon,
Mais bien plutôt ta voix, ta grande voix qui vibre,
En faisant répéter à de mornes échos,
Qui n'ont jamais frémi qu'au grondement des flots,
Les allégres refrains d'un jeune pays libre.

Sur le sommet nacré d'un iceberg géant,
— Semblant un vaste autel bercé par l'océan, —
Pour remercier Dieu, qui retient les désastres,
Un soir, tu planteras quelque modeste croix,
Et tes fiers compagnons, ces marins de ton choix,
Avec toi fléchiront le genou sous les astres.

Un ardent "Te Deum" montera vers le ciel,
Et, dès qu'aura vibré cet hymne solennel,
Des frissons inconnus traverseront l'espace
Le gouffre des grands flots engourdis tremblera,
Et l'esprit des déserts dans la brume dira :
" Banquises, courbez-vous ! C'est le maître qui passe ! "

Captif du fier progrès, proscrit du saint devoir,
Tes amis ne pourront de sitôt te revoir ;
Mais, durant les longs jours de ta longue croisière,
Ton souvenir en eux sera toujours vivant,
Et les soirs radieux les verront bien souvent
Pensifs et l'œil tourné vers l'étoile polaire.

Et quand tu reviendras du parage ignoré
Où tant d'audacieux espoirs avaient sombré,
Ton large front aura la pâleur glaciale,
Mais, dans l'ombre sereine où la gloire enfin luit,
Ton nom rayonnera comme parfois, la nuit,
Brille dans notre ciel l'aurore boréale.

Ottawa, mars 1901.

W. CHAPMAN.

M. L'ABBÉ LEPAILLEUR

(Voir gravure)

Le très aimé curé de la paroisse de Saint-Enfant Jésus est parti dernièrement pour un voyage en Europe et en Terre Sainte. Avant son départ ses paroissiens, au cours d'une touchante réunion d'adieu, lui ont présenté une adresse et lui ont souhaité un heureux voyage.

M. l'abbé Lepailleur a répondu avec éloquence à ce délicat témoignage d'estime. Il a remercié ses paroissiens et les a assurés " que de loin comme de près il penserait sans cesse à eux, et que ses prières s'envoleraient ferventes vers le ciel pour demander à Dieu de leur accorder ses grâces et un bonheur constant. "



Photo Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis

M. L'ABBÉ LEPAILLEUR

NOTES SCIENTIFIQUES

Procédé pour enlever à la vaisselle d'argent la couleur que lui font prendre les œufs cuits.—On sait que les œufs cuits au beurre communiquent aux couverts et aux assiettes d'argent une teinte d'un noir rougeâtre que l'on ne parvient à faire disparaître qu'au bout de quelque temps, en employant les moyens ordinaires pour nettoyer l'argenterie. Il en est un bien simple qui efface en un instant cette teinte désagréable et rend à la vaisselle d'argent tout son éclat : il suffit de la frotter avec de la suie.

Une mouche mourante.—Je viens de suivre toutes les phases de la mort apparente et de la résurrection d'une mouche tombée dans un océan d'eau visqueuse. Après avoir vigoureusement nagé et lutté une demi-heure, elle est restée immobile, couchée sur le flanc, les deux pattes de devant retirées près de la tête, inerte, la vie ne se manifestant que par un léger allongement et retraitement de la trompe que mes yeux de microscope me faisaient percevoir. C'était le dernier sifflement de la agonie. Puis, tout à coup, les pattes se sont allongées ; elle a de nouveau lutté. Je l'ai tirée de ce milieu gluant et l'ai mise à l'air sur un papier. La ténacité de la vie dans cette pauvre bestiole était effrayante et sa lutte des plus énergiques. A mesure qu'elle rendait l'eau qu'elle avait absorbée, ses pattes redevenaient plus souples. Elle s'essayait à s'appuyer dessus pour sécher son corps. Elle frottait les brosses qui les terminent pour les nettoyer.

Elle recommençait ce manège avec une infatigable persévérance, pour les pattes de devant et de derrière, qu'elle tentait d'élever jusqu'à sa tête et à ses ailes, qui restaient collées à son corps. Tant d'efforts lui méritaient la vie, et, trouvant, comme l'oncle Tobie, que le monde était assez vaste pour elle et moi, j'ai voulu la faire mettre au grand air, au soleil, sur la terrasse ; mais l'ayant perdue de vue un instant, elle avait disparu de mon papier. J'ignore ce qu'elle est devenue ; mais cette ténacité de vie dans ce frêle insecte m'effrayait. Que de force d'instinctive volonté ! Nous n'en déployons pas le quart autant pour faire le bien que cette chétive bestiole en dépensait pour échapper à la loi universelle, la mort.

Un moyen de lancer un tout de papier au plafond.

—Posez cette question si simple à un de vos amis, demandez-lui d'essayer de lancer un bout de papier au plafond, et encore de manière à ce qu'il y reste collé, et suivez ses efforts infructueux : vous pourrez vous divertir à ses dépens. Il va de soi que le bout de papier doit demeurer à plat car, en le froissant, on lui ferait atteindre aisément le but, et en le transformant en une boulette de papier mâché, il demeurerait fixé en place.

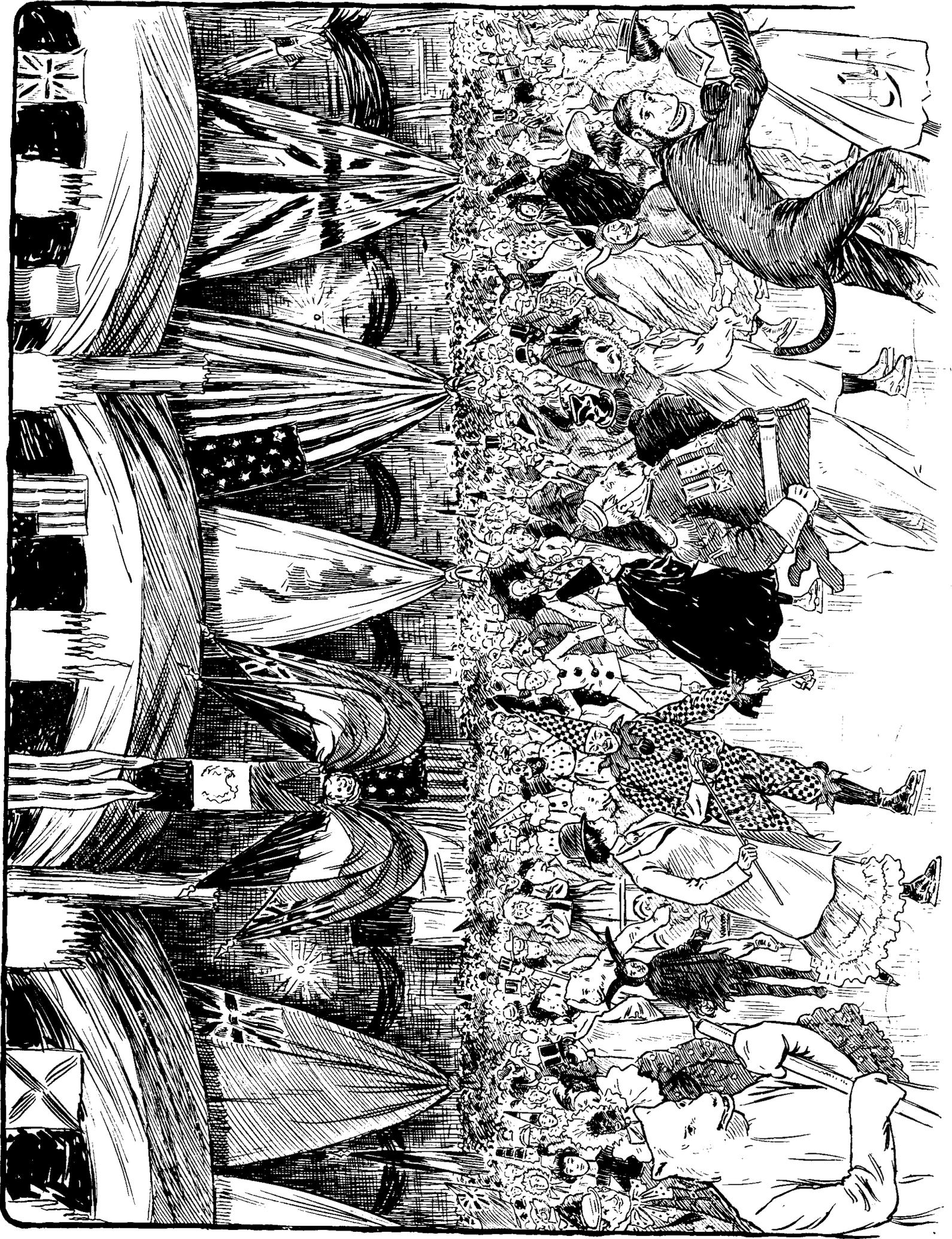
Voici la solution du problème tel que nous l'avons posé. Vous n'avez qu'à mouiller préalablement le papier, puis à le placer sur une pièce de monnaie tenue horizontalement. Vous lancez alors la pièce au plafond, aussi à plat que possible, elle entraîne forcément le morceau de papier, qui vient rencontrer le plafond et s'y colle.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Le choix judicieux de nos portraits historiques, leur apparence artistique, leur porteur uniforme, la note biographique qui les accompagne tout, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient conserver.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

| Numéro du journal | Nom |
|-------------------|------------------------------|
| 847 | Louis-Joseph Papineau |
| 848 | Jeanne Mance |
| 49 | Mgr Louis-François Lafèche |
| 850 | Faucher de Saint-Maurice |
| 851 | Samuel de Champlain |
| 852 | Sir George-Etienne Cartier |
| 853 | Marie-Madeleine de Verchères |
| 855 | Alphonse Lusignan |
| 857 | Montcalm |
| 860 | Honoré Mercier |
| 861 | Antoine Gérin-Lajoie |
| 863 | Oscar Dunn |
| 866 | J.-A. Chapleau |
| 872 | Abbé Léon Provencher |
| 876 | F.-X.-A. Trudel |
| 879 | F. Jéhin-Prume |
| 882 | Abbé J.-B. A. Ferland |



LA MI-CAREME AU "MONTAGNARD".—Croquis d'Edmond-J. Massicotte

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRE

Dessin de Edmon J. Massicotte

Abbé J.-B.-A. Ferland

Né à Montréal en 1805. Mort à Québec en 1865. Ecrivain distingué, auteur d'une histoire du Canada fort appréciée

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CONCOURS DES DAMES

Ont envoyé copie de leur réponse primée : Bien humble, Vieille fille, Zéna, Canadienne, Agnès, Primorose printanière, Paul Hyssonne, Marguerite des bosquets, Sursum Corda.

Nous attendons les copies de : Ave, Ruban bleu, Ethel.

Prière à ces dames de nous les envoyer sans retard.—A.

CAUSERIE

A PROPOS D'HÉRITAGE

Je vous plains de tout mon cœur, ma pauvre Marie, dis-je à mon amie tout en pleurs. Elle venait de me confier le genre de vie plus que modeste, pour ne pas dire indigent, auquel la livraient les singulières dispositions testamentaires de parents aveugles et imprévoyants. "Si mon père m'eût élevée, pauvrement soupirait-elle, et s'il fut mort moins riche encore ; mais le passé me semble un rêve doré et je songe que mes frères ont bénéficié d'une bien large part, tandis que moi, qu'on semblait chérir pourtant, j'ai peine à prélever la somme nécessaire à l'achat de vêtements convenables pour ma condition, quand le prix de ma pension, assez minime pourtant, est payé. Est-ce assez triste et injuste ? Que pouvais-je répondre ? D'ordinaire, une parole bienveillante est un baume à la douleur. Hélas ! Je n'avais que cela à lui offrir. Je l'encourageai de mon mieux et je puisai dans cet entretien le sujet de cette causerie.

S'explique-t-on bien pourquoi un père et une mère, dont l'affection et la sollicitude semblent bien partagées entre tous leurs enfants, agissent par testament d'une manière si partielle, et j'ajouterais si injuste à l'égard de certains de leurs descendants. Comme d'ordinaire, dans le partage des biens de famille, ce sont les sœurs qui sont frustrées à l'avantage de leurs frères, je n'hésite pas à toucher ce sujet délicat, épineux peut-être, mais à propos, toujours.

Je sais que l'influence des épouses et des mères est souvent d'un grand poids dans les dernières dispositions paternelles, et quelquefois, la femme elle-même qui survit à son mari, semble en ce moment si grave, rétrécir son cœur de mère à l'endroit de quelques-uns des siens. Pourquoi cette anomalie ? Dans l'esprit populaire et surtout dans le cœur des parents, une fille ne vaut-elle pas un fils, une sœur ne vaut-elle pas un frère ? Aurions-nous donc conservé quelques vestiges vulgaires des ignorantes nations sauvages à l'égard de la valeur de la femme ? Comme si cet être, si intelligemment tendre, ne pouvait rien comprendre, ne pouvait rien ressentir, ne pouvait rien juger sainement.

La valeur morale n'est-elle pas la plus grande de toutes les valeurs ? Et la femme, à qui la société elle-même, demande une si grande pureté de vie, de qui l'homme réclame des secours si pénibles et si puissants pour son enfance et sa vieillesse, du dévouement, de la consolation et du bonheur pour sa vie tout entière, ne la possède-t-elle pas cette valeur morale dans une proportion telle que bien peu d'hommes peuvent y atteindre ? Quant à l'intelligence, l'on pourrait dire, sans trop blesser la vérité, je crois, que dans cette lutte bizarre entre les sexes, où se débat si vaillamment le féminisme, l'homme qui se vante d'être de beaucoup le plus fort l'est souvent plus, (restrictions à part) par la force de ses muscles que par celles de ses arguments. Nous cédonns bien volontiers à ces messieurs cette supériorité sur nous, de même, celle aussi qui résulte de longues études approfondies ou d'une expérience sagement acquise. Mais de là à prétendre

que l'homme peut jouir à lui seul de tous les privilèges, abuser de tous les droits, se targuer de tous les avantages au préjudice et au détriment de la femme, et cela, de droit presque divin, il y a loin de cette haute conception, de ce jugement solide et surtout, de cette saine morale que Dieu donne aux dicteurs de ses lois et qui font la conscience des peuples et des rois.

Qu'on me pardonne cette digression, je reviens vite à mon sujet. *Vox populi, vox Dei*, dit-on quelquefois, ce n'est pas toujours vrai. Ce que le peuple fait parce qu'il est mal éclairé ou mal dirigé, ce n'est pas une raison pour que chacun le fasse. Ainsi l'on verra des parents tester de telle manière parce que les choses se font ainsi habituellement. Nos fils ! il faut bien qu'ils soutiennent l'honneur du nom, la position de la famille. Chefs de familles à leur tour, il leur faudra bien continuer notre genre de vie. L'établissement des fils, c'est tout. Nos filles ! Bah ! leur mari les feront vivre. N'est-ce pas là ce qu'on entend dire tous les jours ? Et pourtant, réflexion faite, a-t-on songé que le fils est à même d'augmenter considérablement son patrimoine, s'il reste célibataire surtout. Son talent, son travail et son individualité le serviront assez facilement, pour ne pas dire infailliblement. De son côté, votre fille ne peut compter pour vivre, si elle ne se marie pas, que sur les revenus d'une juste part à laquelle elle a un droit légitime, après tout. Si vos moyens lui font cette part trop petite, il faudra bien qu'un travail un peu rémunérateur y supplée. Et croyez-vous que le travail féminin, exploité comme il l'est de nos jours, mène à la fortune, dans notre pays surtout ? Trop heureuse, si à force de privations, elle arrive à se former une petite ressource pour le vieil âge. Puis, qui empêche votre fils de joindre à sa part d'héritage celle, souvent plus forte, d'une femme jolie, aimable et aimée. Je ne veux pas ici encourager les coureurs de dot qui n'apprécient que le magot ; cette vilaine engeance me répugne énormément. Mais enfin, si un jeune homme honnête, travaillant et habile rencontre, (et elles ne sont pas rares) une jeune fille charmante qui lui plaît et qui est riche, est-ce là une raison suffisante pour qu'il la fuie ? Non, n'est-ce pas ? Ai-je besoin d'ajouter que fort peu agissent ainsi d'ailleurs. Et autrement, si les talents de quelques-uns sont nuls ou médiocres, n'ont-ils pas quelque moyen chanceux à leur avantage de se faire vivre par quelque sotte énamourée qui fait consister son bonheur dans la possession d'un mari quelconque, élégant, *very dandy*, ou possédant un titre de noblesse ou de profession, dont souvent le vide et le creux ne se remplissent jamais d'écus bien sonnants. "Je conseillerais à un sot de n'épouser qu'une sotte," a dit avec raison je ne sais plus quel écrivain. Ils sont heureux de leur mutuelle sottise et ne sont pas tentés de se la reprocher.

De son côté, votre fille ne peut, sans blesser sa dignité et les convenances, se mettre à la recherche du parti qui lui convient : le grand nombre de jolies et riches concurrentes diminuant considérablement pour elles les chances d'un avenir assuré, conforme à son éducation et à sa position sociale actuelle. Qui ne sait que les bons partis d'aujourd'hui, à la position bien établie, j'entends, convergent surtout autour de l'attrayante richesse ou de la remarquable beauté ? L'humble fille sans dot, qui n'a que son cœur et les trésors d'affection qu'il renferme à donner à l'époux qui la choisit et qu'elle accepte, sachant que sur ce bras noble et courageux elle peut sûrement s'appuyer, peut-elle espérer, du moins, qu'à l'heure du partage des biens de famille, elle aura le bonheur de pouvoir aider de sa part le compagnon de sa vie qui l'aura épousée sans fortune, assumant ainsi le plus grand fardeau de responsabilités et de soucis qui incombe à un jeune homme, débutant dans la vie de ménage rien qu'avec son talent, son courage et son amour.

Et encore autrement, si les parents, sur des prévisions bien fondées quelquefois, redoutent la prodigalité ou l'inconduite de leurs gendres, est-ce là un motif bien raisonnable pour diminuer sensiblement la part de succession de leurs filles ? A mon humble avis, non. Les contrats de mariage en séparation de biens sont maintenant en vogue heureusement, et si la loi ne donne pas à la femme mariée le contrôle absolu de ses biens, sans une certaine autorisation maritale, du moins, arrive-t-elle à protéger assez efficacement la femme contre le mari qui abuserait de ses prérogatives autoritaires.

Que de soucis, que d'embarras, que de troubles, suscite parfois un testament mal fait ! Que de conséquences terribles ou fâcheuses, il résulte d'un désir mal exprimé, d'une volonté incomprise, ou encore d'un jugement affaibli ! Nos annales judiciaires et légales sont remplies de ses sortes de litiges.

Je veux vous citer un testament *joliment fait*, dont les conséquences se produisent sous nos yeux tous les jours. Un père de famille, honnête cultivateur, amassa durant sa vie laborieuse une bonne petite fortune. Quand arriva le moment de transmettre ses biens à ses successeurs, savez-vous ce qu'il fit ? Il donna à chacun de ses trois fils un héritage de dix mille dollars. Deux filles seulement étaient issues de cette union. L'aînée, peu jolie, avait réussi à épouser, à l'aide des espérances peut-être, un brave garçon honnête et travaillant, mais sans fortune. Quand le beau-père mourut, le jeune ménage était en voie d'avoir une nombreuse famille, croiriez-vous ce dont la jeune mère hérita ? Mille dollars ! Aujourd'hui, le courageux père, déjà mûr, en est encore à ne compter que sur la vigueur de ses deux bras pour arriver à soutenir ses neuf enfants. De son côté, la pauvre mère se déchaine au travail et aux privations de toutes sortes pour sauver de la misère ses chers enfants, tandis que les biens de son père servent à la jouissance de ses frères et de leurs compagnes, superbes femmes, épousées pour leur grâce et leurs charmes naturels qu'elles savent si bien compléter par l'étude de la peinture, de la musique, ainsi que par les riches toilettes qu'elles étalent dans nos réunions mondaines. La plus jeune sœur, dernier enfant de la famille, n'est plus très jeune. Elle vit chez son aînée, dans l'attente d'un mari acceptable qui ne se présente pas. Dans ce cas, les parents de ces enfants ont donc travaillé plus pour le bonheur de leurs brus que pour celui de leurs propres filles.

Autre cas. Je connais un bon épicière, possesseur d'une fortune aux écus bien comptés et surtout bien gagnés, dont le fils est à compléter à Paris un cours interminable d'un art quelconque. Ce qu'il en a fallu écouler de ces sous de comptoir, ce qu'il en a fallu de ces monnaies blanches échangées contre denrées alimentaires, pour subvenir à l'entretien ou aux dépenses plutôt, du fils exilé, si loin, si malheureux ! bas, si profondément absorbé surtout, dans ces études sérieuses qui doivent un jour auréoler le nom de son père et le sien, d'une gloire si grande et si belle ! Que deviennent les petites sœurs durant ce temps ? On les a vite retirées du couvent. Elles ont acquis la science nécessaire et les notions de calcul suffisantes pour aider au négoce du père et continuer son œuvre aussi stupide qu'injuste. Pauvres petites ! dans leur profonde naïveté, elles croient sans doute que le frère pour qui elles se désintéressent si grandement, sera aux jours de malheur, le pilier de la famille. Peuvent-elles compter vraiment sur la fréquence des cas de ce genre ?...

Loin de moi l'idée de vouloir nuire aux études des fils. J'apprécie trop la valeur d'une instruction solide et complète. Mais de grâce, que les pères et les mères ne se laissent pas éblouir par cette vaine gloire d'un fils artiste, poète ou savant. Qu'ils sachent considérer les déboursés déjà faits, les dépenses encourues pour défrayer un long cours d'étude. Qu'ils sachent aussi comprendre que ces deniers ont été donnés, par eux, à leurs fils, afin de leur en faire produire de plus nombreux encore et les mettre en état de ne plus compter, que sur eux-mêmes, pour ces fins. Dans les nombreuses familles surtout, que de choses il faut balancer avec équilibre ! Les enfants moins

ien doués, infirmes, malades, incapables de se subvenir à eux-mêmes ou de s'établir avantageusement ; le dévouement et le travail plus qu'ordinaires, n'ont pas droit, eux aussi, à plus grande récompense ?

Je croirais mal clore cet entretien si je ne disais un mot de ces sangsues d'héritage qui, par leurs adulations plus ou moins goûtées, par les petits soins précieux dont elles entourent l'objet de leurs continuelles attentions, fatiguent les nerfs des personnes désintéressées qui les observent et font sourire, avec dédain, les témoins indifférents de ce curieux manège.

Je comprends que des personnes âgées, dont les bontés pour nous ne se comptent plus, ont droit à de très grands égards. Mais à ces obséquieuses flatteries de velours, souvent plus intéressées que sincères, je préfère l'humble reconnaissance, à distance respectueuse, d'une nature noble et fière qui s'éloigne un peu, de crainte d'être suspectée d'intentions égoïstes ou cupides.

Il est certaines natures plus ridicules encore. Leur tactique consiste à savoir apitoyer leurs parents riches sur leur sort. Ainsi l'on me racontait dernièrement, qu'un notaire bien en vue de notre province, venait seul, de temps en temps, faire une visite d'intérêt à une vieille parente souffrant de débilité sénile. Avec quelle précipitation, il enlevait lestement son paletot en mouton de Perse et le déposait, à l'envers, dans l'antichambre. Si la trop crédule parente l'avait vu... elle l'aurait trouvé moins pauvre, moins nécessiteux, et mon grave notaire, profond connaisseur du cœur humain, savait l'endroit précis où vibrent chez la femme vieille ou jeune, les cordes sensibles de l'émotion et de la pitié. Ces natures hypocrites sont-elles vraiment aussi rares qu'on voudrait le croire ?

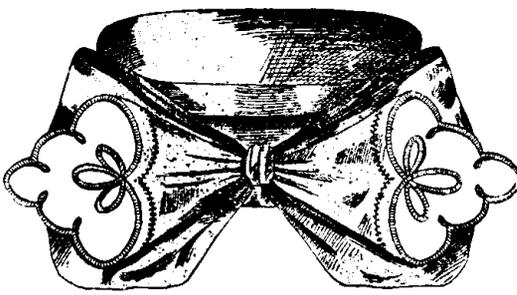
Je reviens une dernière fois à mon sujet. Non contents d'une trop large part qu'ils donnent à leur fils, au détriment de leurs filles, certains parents confient quelquefois, sans précautions aucunes, et dans un élan d'aveugle confiance, les intérêts de ces dernières à des frères ambitieux qui souvent exploitent leurs pauvres sœurs. De là, ces dissensions acerbées, ces après disputés, ces procès coûteux qui sont la cause des rancunes et des haines pour la vie entre les membres d'une même famille.

On ne saurait trop recommander aux parents d'agir, d'après conseil et conscience, dans cette importante expression des volontés dernières. Un testament ! n'est-ce pas l'acte suprême où se manifestent, à la fois, sous une forme plus saisissante et plus durable, les qualités de l'âme, de l'intelligence et du cœur ?

ATTALA.

Métier de dupe que le pessimisme c'est l'art de souffrir par avance de maux qu'on n'aura peut-être jamais.—ERNEST LEGOUVÉ.

LA MODE



Nœud de cravate



Trois sous-manches



Robe anglaise pour enfants de 2 à 4 ans

LA LÉGENDE DE LA "LINOTTE"

Un jour saint Vincent, se promenant dans le pays toulouais, traversait les vignes de la côte Saint-Michel ; comme il était fatigué, il pénétra au lieu dit "à la Corne", dans la loge du vigneron et il s'assit sur un escabeau.

La matinée, quoique printanière, étant un peu fraîche, notre saint fit flamber des sarments qui donnerent bientôt une vive clarté et une excellente chaleur.

Émerveillé de cette belle lueur, un petit oiseau qui chantait depuis quelques instants à l'extrémité d'un échelas, s'approcha du foyer en voltigeant et poussa la familiarité jusqu'à venir se percher sur le genou du saint.

"—Qui es-tu petit, dont la voix est si mélodieuse et que me veux-tu ?..."

"—Voici :

"Grand saint Vincent, depuis Noë, je suis proposé par ton maître à la garde de la plante sainte et, comme récompense, je ne porte aucune décoration ; je n'ai ni le plastron orangé de mon ami Jean Rouge-Gorge ni les ailes d'or de l'éclatante cocarde du chardonnet.

"—Le Rouge-Gorge a été décoré par le Christ.

"—M. de Charville le prétend ;—le chardonnet est l'oiseau national de Lorraine, puisqu'il voltige au-dessus du chardon qui orne son écusson !... Moi, j'ai été oublié et je réclame justice !..."

"—As-tu soif, mon fi ? repartit saint Vincent : attends, j'ai une idée !..."

Saisissant une bouteille de vin que le vigneron avait placée dans un coin, le saint s'en versa une rasade et dit à l'oiselet :

"Fameux, ce vin ; plus délicat que celui que je récoltais à Saragosse et que Dacien m'a volé ; écoute, Linot : Si je suis le patron des vigneron, toi, tu en es le digne auxiliaire et tu les réjouis par ton chant ; bois de ce bon petit vin de Toul à ma santé !..."

Et maître Linot de se percher sur le verre de tremper délicatement son bec dans le nectar cher aux Toulousains.

"—Mais bois donc, petit !" et saisissant résolument la mignonne tête de linotte, il la plongea jusqu'à la poitrine dans le divin jus !..."

Depuis, ô prodige ! cette belle nuance lie de vin est restée sur la gorge de la linotte de vignes.

Le petit virtuose prit alors fièrement son vol, après avoir salué son grand ami de ses plus doux accents.

Depuis, il chante en l'honneur de saint Vincent, et sa chanson, il la redira jusqu'à la fin des temps. Ainsi soit-il !

Les devoirs de la justice sont préférables à ceux de la charité.—SAINT VINCENT DE PAUL.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 25 MARS

LA MULATRESSE "THE OCTORON"

Drame en 5 actes. Adapté de l'anglais par MM. Cazeneuve et Daoust. Le rôle de l'Indien Wahnotee sera tenu par M. Paul Cazeneuve

Réapparition de Mmes de la Sablonnière, Bouzelli et de MM. Labelle, Hamel et J.-B. Bouzelli

Chansons caractéristiques "Cake-Walk" et danses de nègres

Les décors et les costumes ont été peints et confectionnés spécialement pour cette pièce. Nouveaux effets électriques

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : Les Trois Mousquetaires



MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez petit être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour les viriles frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra un Magnifique Montre, avec boîte de chasse plaquée en or, bien grave, et les autres recevront le BEAUX PRIX. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.



CARABINE EN ACIER

Donnée aux personnes qui vendront 24 doz. de magnifiques Photographies de sa Majesté, la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photos sont de grandeur cabinet et très bien finies d'une manière artistique. Les gens sont desirieux de s'en procurer. Tout le monde veut un portrait de la Reine. Cette Carabine est de la meilleure fabrique et du dernier modèle, finie en Nickel, et pourvue de Mirres (Globes amovibles, d'une gâchette et pistolet et d'une crosse, et tire avec une force extraordinaire et une grande justesse. Ecrivez et nous vous enverrons les Photos. Vendez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons votre Carabine, tous frais payés. CIE. Art Supply, Boite 1512 Toronto

GRATIS



GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

à ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques Photographies de la Reine à 10c. chaque. Ces Photos sont grandeur Cabinet, très bien finies d'une manière artistique. Tout le monde désire un portrait de la Reine. Ce Camera prend un portrait de 2x2 pouces. Le tout comprend 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de "Hypo," 1 Cadre à Imprimer, 2 plateaux à développer, 1 paquet de développer, 1 paquet de papier Rullis, 1 paquet de papier argenté, et Directions. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les Photos, vendez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons immédiatement le Camera et les Accessoires, bien emballés, exempt de tous frais. CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto, Canada.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Edison n'a pas renoncé à inventer et à révolutionner le monde.

D'après une dépêche de New-York au *Daily Express*, Edison aurait inventé un nouveau système d'accumulateurs avec lesquels il n'y aurait aucune déperdition de force. D'après les amis d'Edison cette invention serait appelée à transformer complètement l'industrie des transports.

Pour se délasser des fatigues de la scène, Sarah-Bernhardt s'adonne aux plaisirs de la chasse.

On mande de la Nouvelle-Orléans que Sarah-Bernhardt a assisté dernièrement à une partie de chasse. La grande tragédienne a tiré avec beaucoup d'habileté et a abattu seize canards sauvages.

Elle s'est montrée très heureuse et très fière de son butin.

Un journal vraiment international c'est bien le *China Times* de Pékin qui a commencé le nouveau siècle en publiant ses numéros en sept langues, à savoir : le chinois, le japonais, l'anglais, le français, le russe et l'italien.

Vous verrez que d'ici peu tous les journaux du monde entier seront obligés de suivre l'exemple du *China Times* !

Maintenant que le XIXe siècle est bien mort et enterré, il est curieux de rechercher combien de guerres eurent lieu en Europe pendant ces cent dernières années.

La statistique est là pour nous répondre : la Turquie a eu 38 ans de guerre, l'Espagne 32, la France 27, la Prusse 24, l'Italie 23, l'Angleterre 61, l'Allemagne (non compris la Prusse) 11, la Suède 10 et le Danemark neuf.

C'est donc la Turquie qui tient le record du plus grand nombre d'années de guerre et le Danemark celui du plus petit nombre.

Heureux Danois !

Le pasteur Broaklin, aux États-Unis, désespéré de voir son église désertée pour le cabaret, ne trouva rien de mieux pour ramener les fidèles, que d'installer dans le sanctuaire une buvette gratuite.

Grâce à de saints et généreux donateurs la buvette n'a pas tardé à prendre l'importance d'un buffet splendide et des mieux garnis, auquel, après chaque service les ouailles peuvent venir se reconforter gratuitement d'une façon substantielle.

Inutile d'ajouter que, depuis ce jour, l'église du bon pasteur ne désespérit plus.

De la sorte, Dieu, le pasteur, les fidèles, tout le monde est content !

L'autre jour, dans un des restaurants populaires de Vienne, les convives virent entrer l'empereur d'Autriche en personne. Après avoir goûté aux différents plats, il les a déclarés meilleurs que les drogues servies aux banquets de la cour.

Avouez que ceci n'a dû plaire qu'à moitié au cuisinier de Sa Majesté et aux invités habituels de la cour !

L'empereur a ensuite conversé avec plusieurs consommateurs, leur demandant la nature de leur emploi, le montant de leurs salaires, leurs espérances dans la vie. Causant avec un journalier, l'empereur lui a dit : " Souvent j'envie le sort de ceux d'entre vous qui peuvent oublier leurs soucis en se livrant à un dur travail manuel ".

Ces dernières paroles sont-elles bien sincères ? En tous cas, elles sont habiles.

Rentré dans sa cabane, le pauvre journalier plaindra le grand empereur.

M. Labouchère dans le dernier numéro du *Truth*, déclare que les organisateurs de la cérémonie d'ouverture du parlement anglais, avait complètement perdu la tête.

Les premiers tickets d'admission envoyés à d'éminents personnages et à de grandes dames portaient que les dames devaient être en deuil en " pantalons." Il a fallu faire des excuses et envoyer de nouveaux billets.

Cette mésaventure fait songer à celle qui mortifia si profondément la reine Victoria, quelques années après qu'elle fut devenue veuve. Les salons de la cour s'entr'ouvraient. Mais les fonctionnaires avaient si longtemps dormi qu'ils n'étaient pas bien réveillés. Leurs invitations au corps diplomatique, rédigées en français, au lieu de " messieurs et dames ", portaient " mâles et femelles ". Ce fut un gros scandale.

Le protocole est donc partout ridicule.

L'empereur d'Allemagne sait aussi bien obéir que commander.

D'après le peintre Herkomes, c'est le modèle des modèles, le modèle rêvé.

Voici d'ailleurs comment le grand peintre anglais s'exprime au sujet de Guillaume II dont il fit dernièrement à Londres un portrait sur émail : " Il est entré dans mes vues, dit le professeur Herkomes, avec la plus grande amabilité ; je n'ai jamais rencontré un homme qui comprenne un artiste comme lui ; je n'ai jamais eu un modèle aussi obéissant et qui m'ait autant aidé par ce qu'il me suggérait. L'empereur me parlait anglais et causait d'une manière également captivante de questions artistiques et de problèmes sociaux. La façon dont il traitait sur le ton de la conversation les sujets les plus sérieux avec autant de modération que de profonde compétence a produit sur moi une des plus profondes impressions de toute ma carrière artistique. "

Cet éloge, exempt de flatterie courtisanesque, n'a pu que plaire à l'illustre modèle.

Par une froide matinée de février, un paysan français conduisait au marché du chef-lieu de canton un troupeau de moutons.

Bêlant et tirant la jambe les moutons qui pressentaient quelque aventure néfaste, n'avaient nulle hâte d'avancer. Mais le chien, appelé *Parisien*, faisait diligence, mordant de ci, mordant de là, tant et si bien que tout ce monde arriva sans accident au but.

Le troupeau fut vendu à un acheteur qui partit le soir même emmenant pêle-mêle chez lui, à son village assez éloigné, environ cent cinquante bêtes. *Parisien* avait été cédé à l'acheteur par-dessus le marché.

Le chien suivit sans rien dire son nouveau maître et les quatorze moutons. Mais la nuit étant survenue durant le trajet, il trouva moyen de séparer du troupeau, sans qu'on s'en aperçût, les quatorze bêtes qui lui étaient familières, de leur faire rebrousser chemin et de les ramener à l'étable accoutumée.

On comprend l'ébahissement du brave campagnard qui avait vendu assez cher son troupeau et qui, le lendemain, le retrouvait installé chez lui.

Il a vendu les moutons mais il a gardé *Parisien* qui, décidément, s'entend très bien aux affaires.

Une société américaine de savants vient d'envoyer une circulaire, comme on en avait jamais vue jusqu'ici, à toutes les personnes éminentes, les priant de lui léguer leur cerveau.

Un des membres de la dite société déclare, pour encourager les timides, les hésitants, qu'il est à la veille d'une importante découverte sur le cerveau humain, et il se plaint, en même temps, de ne posséder pour ses études que des cerveaux de pauvres bougres ou de criminels. Il lui faudrait des cerveaux supérieurs.

Allons Messieurs, Mesdames, vous qui formez l'élite des nations, un peu de courage, un bon mouvement !

Notez que l'idée de cette société est excellente, qu'elle fera faire, si elle se propage, de grands progrès à la science. Il fallait seulement avoir l'audace de la lancer.

La meilleure preuve, c'est que dans le monde américain on a déjà acquiescé à cette demande de laisser son cerveau—avec quelques restrictions, il est vrai. M. Chauncey Depew, le millionnaire connu, a répondu à la circulaire : " Avec plaisir, quand je n'en aurai plus besoin ".

Une ordonnance de police vient d'interdire dans les rues de Washington le jeu du cerceau.

On se demande pourquoi. Oh ! c'est toute une histoire.

Certain jour, une petite fille jouait au cerceau dans la rue Northeast, à Washington. Le cerceau était en fer. Jusque-là rien de bien grave. Mais dans la rue existe une voie de tramway à traction souterraine, et juste au moment où une voiture arrivait, le cerceau vint se loger dans la conduite, établissant un court-circuit. En un instant, il fut chauffé à blanc, tandis que le tramway s'arrêtait brusquement. Personne n'osait le toucher ni même s'en approcher. Toutes les voitures vinrent successivement s'arrêter derrière la première et bientôt le service fut entièrement suspendu. En vain furent faites plusieurs tentatives d'enlèvement de l'obstacle. Il fallut plus d'une heure et demie de travail avant que les choses ne fussent rétablies dans leur état normal et que l'usine reçut l'avis téléphonique de reprendre le service ; plus longtemps encore avant que le trafic normal se rétablisse. Et la petite, auteur du méfait, criait et pleurait amèrement la perte de son jouet, soudé dans le caniveau.

Epilogue : il est interdit désormais aux petits enfants de jouer au cerceau.

Ne fera-t-on pas une exception en faveur des cerceaux en bois ?

Si les jeunes héritières américaines ne savent pas plus tard à quoi employer l'argent de leurs parents, c'est qu'elles le veulent bien. Car les professeurs à qui le soin de leur éducation est confié ne négligent rien pour leur enseigner le bon emploi des grosses fortunes.

Les pensions de demoiselles où sont élevés les filles des milliardaires newyorkais viennent d'inaugurer des cours d'économie sociale à l'usage de ces jeunes héritières.

Et, il y a quelques jours, le Dr Tolman a pu exposer la question des salaires à un auditoire aussi gracieux que doré de soixante-quinze jeunes personnes, parmi lesquelles figurait Mlle Ethel Rockefeller, la fille du roi des pétroles et des aciers.

L'orateur a montré l'intérêt pour les patrons de payer des salaires assurant à leurs employés et à leurs ouvriers une vie saine, confortable et élevée, qui en fassent des coopérateurs dévoués et éclairés et non des mercenaires sacrifiés.

L'innovation est intéressante, car elle tend à faire intervenir le sentiment d'humanité, surtout accessible aux femmes, dans l'usage des colossales fortunes qui s'édifient en Amérique. Les milliardaires y trouveront aussi leur compte s'il vrai, comme le disait, il y a quelques jours, le Rév. Bliss au Club du XIXe siècle, à New-York, que la richesse à ce point devient une maladie et que cette poussée de millionnaires ne vaut pas mieux comme symptôme de l'état moral et social d'un peuple qu'une invasion de vagabonds.

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* fait disparaître les causes d'appréhension.

—Ceux qui ont pris part à la bataille de Santiago en 1898, 3 juillet, auront une médaille de bronze, du Congrès Américain, à titre de souvenir.

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L.-J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A.-J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1685.

—L'électricité a été installée dans la basilique de Saint Pierre à Rome. C'est la plus vaste église du monde.

NE REMETTEZ PAS

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge prenez vite une petite cuillerée de *Baume Rhumal*. Vous vous en trouverez bien.

—On croit généralement à Londres, que le couronnement du roi Edouard aura lieu au mois de juin prochain.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—Le roi de Siam a une garde de corps composée de 400 femmes choisies parmi les plus belles et les plus fortes de son royaume.

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—Trois endroits sont connus où il est tombé de la neige verte. Au mont Hécla en Islande, près du mont Obi et près de Quito, dans l'Amérique du Sud.

JE VEUX... JE PEUX...

Voulez-vous tenir votre gorge et vos poumons libres ? Prenez une dose de *Baume Rhumal* aussitôt que vous y ressentez quelque gêne.

Il faut les défenses de 25,000 éléphants pour les notes de piano, les billes de billard et les manches de couteaux qui se fabriquent en une année.



Phosphatine de Wood.

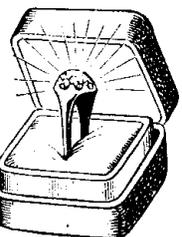
Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets vous guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium, de stimulants. Er voyé sur réception du prix. 10 paquets, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, s'il n'en veut pas. Pamplets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal



GRATIS

Nous donnerons cette magnifique Baguette en Or ornée d'une belle pierre Intia, valant aux perles, à nos clients qui nous ont fait acheter 10 photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Les photographes sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien ne se vend comme ça. Écrivez et nous vous enverrons gratuitement nos l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Baguette dans une boîte doublée en perle. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.



CE SONT LES
Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos *Pilules de Longue Vie Bonard*, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les *Pilules de Longue Vie Bonard* d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de *Pilules de Longue Vie Bonard*, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses *Pilules de Longue Vie Bonard*.

elle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent tous les jours des **HOMMES, FEMMES et ENFANTS** qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et d'autres maladies provenant de l'insuffisance du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BEAUDRY,

24 rue Brébeuf.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Fra-Xavier.

M. FELIX GOUIN,

478 1/2 rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DÉTACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 18

PRIX GRATIS
Les lettres à droite épellent les noms de 8 grandes villes. Pouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2-centimes, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement **Magnifique Prix** qui vous fera certainement un bien plaisir.
Cie. Toronto Premium, Boite 1508 Toronto.

L P A
R O I
S K N
D O N
O N N
Y E W

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

7 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Théâtres

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Après Faust dont les représentations ont obtenu, pendant deux semaines, un succès colossal, on a monté au Théâtre National Français, pour la semaine du 25 mars, un drame célèbre aux Etats-Unis, traduit en français par M. Paul Cazeneuve. La Mulâtresse (The Octoroon). Cette pièce qui fera sensation a pour sujet principal les amours tragiques d'un jeune blanc et d'une femme de couleur. Les scènes, qui se déroulent en Louisiane, donneront au public canadien-français une excellente occasion d'étudier pour ainsi dire sur le vif, la vie, les mœurs, les types originaux de là-bas.

La Mulâtresse comporte maints tableaux d'une grande beauté parmi lesquels nous citerons le bâtiment Le Magnolia en feu sur le Mississippi, le quartier des nègres au temps de l'esclavage, avec chants et danses de nègres, airs de banjo et le grand cake-walk, les marécages avec les luciales qui sillonnent l'espace de leurs lueurs phosphorescentes, tableau qui sert de cadre à un terrible duel au couteau entre l'indien Wahnotee (M. Cazeneuve) et le traître Mc Clusky (Hamel); la grève du Mississippi où a lieu l'assassinat du jeune mulâtre Paul (Mme Nozière), par McClusky, et l'apothéose de l'indien.

On a dû faire peindre un grand nombre de nouveaux décors pour monter La Mulâtresse dont la mise en scène sera, comme celle de Faust, d'une richesse extraordinaire. Il y aura, nous assure-t-on, de superbes effets de lumière électrique.

Le rôle principal, celui de l'Indien Wahnotee, a été confié à M. Cazeneuve qui l'a joué avec le plus grand succès aux nombreuses représentations données par la troupe du "Boston Théâtre", comprenant plusieurs des meilleurs artistes des Etats-Unis.

Mme de la Sablonnière fera sa réapparition dans le rôle de Zoé, la mulâtresse.

A noter aussi la réapparition de deux artistes très aimés, M. et Mme Bouzelli.

Les autres rôles seront interprétés par MM. Hamel, Labelle, Godeau, Palméri et Petit-jean; Mlles Rhéa et Bérangère et Mme Nozière, etc.

SOIREES DE FAMILLE

Parmi les œuvres que les artistes des Soirées de Famille ont interprétées, au Monument, Le Maître de Forges est certainement la plus passionnante et la plus populaire. Cette pièce, qui a attiré à Montréal tout le public amateur des théâtres, a eu une vogue phénoménale à Paris dès son apparition. On en a donné cinq ou six cents représentations et elle est encore une de celles qui tiennent la meilleure place au répertoire. Le Maître de Forges comprend quatre actes et deux tableaux. Son intrigue repose sur les rivalités de deux castes, elle nous fait voir une jeune fille noble qui épouse un homme du peuple. Les conséquences qui découlent de cette union sont du plus grand intérêt. Il s'y déroule des scènes intimes qui sont poignantes. Claire de Beaulieu, l'héroïne du drame, nous apparaît d'abord choquante, injuste et cruelle jusqu'à ce que brisée par une volonté plus forte que la sienne elle abdique enfin son orgueil et se montre à nous sympathique, soumise, amoureuse.

Philippe Darblay, le Maître de Forges est cette volonté forte qui d'abord repoussé par Claire dont il est le mari, la fait finalement se courber et gagner son amour. Molinat, le bon bourgeois parisien, est un autre personnage tracé de main de maître ainsi que le duc de Blagny, un véritable aristocrate ayant tous les défauts et toutes les qualités brillantes inhérentes à sa race.

Il y aura une mise en scène brillante, une distribution très forte.

La Pharmacie C. Beaupré

Coin N. O. RACHEL et SAINT-HUBERT.

La Pharmacie C. Beaupré, qui compte un grand nombre de clients dans toutes les parties de la ville, va se rapprocher d'eux au mois de mai. Elle s'établira au coin N. O. des rues Rachel et St-Hubert, dans la bâtisse Landes, Quartier St-Jean-Baptiste, qui est en voie de devenir le centre de tout Montréal.

Je profite de cette occasion pour remercier mes clients de l'encouragement qu'ils m'ont donné, et leur demande la continuation de leur patronage. Je sollicite aussi le patronage de tous ceux qui ont la bonne habitude de faire leurs achats argent comptant, paiement sur livraison, et qui encouragent ce système, le seul pratique, le seul qui assure la prospérité des familles comme celle des commerçants.

La Pharmacie C. Beaupré ne tient aucun livre, et ne livre absolument aucun article sans qu'il soit payé sur livraison, invariablement.

Prescriptions et ordonnances de médecins, assortiment complet de pharmacie. Prix raisonnables, et conformes à la qualité requise.

C. BEAUPRÉ,

Pharmacien licencié de l'Association Pharmaceutique P. Q. en 1874.

Prime exceptionnelle A nos abonnés

Toute personne qui nous enverra \$3.00 durant ce mois pour un an d'abonnement au MONDE ILLUSTRÉ aura droit de recevoir gratuitement

FLEURS ENFANTINES

Ouvrage illustré

Contenant les portraits de 77 de nos enfants canadiens et des pages spécialement écrites par de nos meilleures plumes canadiennes

(UNIQUE EN SON GENRE)

Publié par Melle Hermine Lanctot

Ce joli volume, imprimé sur papier de luxe, avec gravures hors texte, format 9 x 7 1/2 pes devrait se trouver dans toutes les familles

S'adresser au bureau du journal, 42 Place Jacques-Cartier

AMER MAIS DELICIEUX

Québec, 30 octobre 1899.

Je fais usage de votre VIN DES CARMES, sur l'ordonnance de mon mari. Depuis longtemps, je souffrais de douleurs si fortes dans l'estomac que je perdais l'énergie, l'appétit et j'étais très faible. Il n'y avait que quelques jours que je prenais du VIN DES CARMES que tout malaise disparut. Mon appétit augmenta et mes forces revinrent. Ce vin, quoique amer, est délicieux.

Votre très obéissante,

Mme J.-A. GARNEAU, 70-72 rue de l'Eglise,

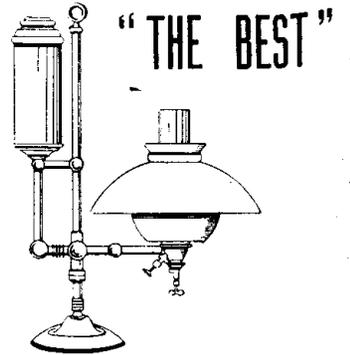
—Le dormeur le plus endormi des temps modernes est Herman Harms qui dort depuis trente ans, à Saint-Charles, ville de Minnesota, aux Etats-Unis.

TIMBRES AMERICAINS à vendre S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Cock's Cotton Root Compound. Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada. B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

LAMPES à GAZOLINE



La lumière la plus économique et la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Pas de fumée, pas d'odeur. Nous expédions sur réception d'estampilles, les man-teaux et les globes mica à 20c chacun.

THE MODERN LIGHT, 1588 St-Catherine (En face de Dupuis Freres).

GRATIS. Carnez une de ces belles bagues, fines en Or, en voulant seulement 10 beaux Portraits bien finis, grandeur Cabinet, et de la Reine, à 10c. chaque. Renvoyez-nous cette annonce par maille et nous vous enverrons les Photographes. Venez-les, nous les enverrons à Paris, et nous vous enverrons la Bague de votre choix, dans un étui doublé en peluche. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

GRATIS. Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, horloge à quartz, les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui nous enverront seulement 2 doz. de Jolis Epingles fines en or et en argent, en forme de Perle Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre montre. Vous sera en un clin d'oeil. La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

GRATIS. Chaîne de Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable, que de retard, égal en apparence et endure à une chaîne en or pur, adonnez-nous aux personnes qui voudront seulement une doz. de Magnifiques Photographes de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Envoyez pour les Photos, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons tout à gratification cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

OR PUR. Nous donnerons cette magnifique Bague en Or, bien gravée, ornée de trois pierres, aux personnes qui voudront à 10c. chaque un que 15 Magnifiques Photos du nouveau Roi et de la nouvelle Reine, Ces Portraits sont finement finis en couleurs sur un fond doré, quelque chose de tout à fait nouveau. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre Bague vous sera en un clin d'oeil. Cie. Home Publishing, Boite 1513 Toronto.

GRATIS. Montre de Dame en Argent Pur donnée aux personnes qui voudront seulement que 4 doz. de magnifiques Portraits de la Reine, grandeur Cabinet, bien finis à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Ils se vendent rapidement. Cette belle Montre de Dame découverte, est pourvue d'un cadran orné, d'aiguilles en or, bon mouvement avec pierres précieuses, à remontoir et régulateur, et boîtier en vrai argent sterling, joliment gravé et décoré. Envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, franco, cette Montre élégante. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.

BAGUE EN OR SOLIDE. Nous donnerons un vrai Or Pur, orné de 2 vraies perles Orientales, de bonne grosseur, donnée aux personnes qui voudront seulement que 15 Magnifiques Photographes de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Envoyez pour les Photos, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette Belle Bague en Or Pur, ornée de vraies pierres, dans une jolie boîte. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

OR PUR. Nous donnerons une magnifique Anneau en Or Pur, joliment gravé, gratuitement à une personne qui voudront seulement que 15 beaux Portraits Cabinet, de la Reine, bien finis, grandeur naturelle, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. C'est maintenant le bon temps de les vendre. Envoyez pour les Photos, remettez-nous l'argent nous vous enverrons, franco, et Anneau en Or Pur. Cie Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 23. Les Femmes Galantes, No 14 à 20 cents. Le Théâtre du 1er mars, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire, le Pêle-Mêle, 5c. Toujours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Prés de 400 volumes à louer. M. Bergeret à Paris, par A. France. Au coin d'une dot, par L. de Tinséau. Le fantôme, par P. Bourget.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand preservativeur de toutes ces maladies. Son electricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne la pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUB ST-DENIS
MONTREAL.

FREE

MONTRE EN OR

Nous donnerons une magnifique Montre en Or à toute personne qui vendra seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine.

Bien plus, grand cabinet, à 10c. chaque, ou la montre magnifique Montre-fino en Or, avec boîtier de classe bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remontoir et ré-matéteur, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



FUCUS PHYTOCACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

42346



LE DISCOURS DU TRONE

—Je me réjouis de voir que ma demande a trouvé une réponse prompte, empreinte de loyalisme et que d'importants contingents supplémentaires des colonies partiront prochainement pour le théâtre de la guerre... (à part) : Moi, je préfère rester dans les coulisses.—" Le Monde Illustré de Paris."

Le Tome 4me paraîtra vers le 15 Mars.

LE NOUVEAU LAROUSSE

ILLUSTRÉ.

EN SEPT VOLUMES

100,000 SOUSCRIPTEURS

Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription.

G. O. BEAUCHEMIN & FILS
256, rue St-Paul,
MONTREAL.

RIPANS

Une Splendide Complexion

La brillante apparence de la santé—la complexion bien colorée que nous admirons tous—ne peut-être imitée avec succès. On ne peut y arriver sans une bonne digestion. Le fard le plus délicat ne peut rivaliser avec les Ripans Tabules pour créer une complexion. Elles adoucissent l'estomac, provoquent la bonne digestion et régularisent les intestins. Quand tout fonctionne en bon ordre le sang est purifié et il nourrit et embellit les joues.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 3 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

GAGNEZ CETTE MONTRE.



En vendant seulement que 2 doz. de magnifiques Photographies de Sa Majesté la Reine Victoria, chaque, ces Photos sont grande et belle et finies d'une manière artistique. Tout le monde désire avoir un bon Portrait de Sa Majesté. Ceci nos portraits les vendra. Ecrivez-nous et nous vous expédierons, franco, cette magnifique Montre en Nickel Plat avec bord orné, signifiant les heures, les minutes et les secondes, et pourvu d'un vrai mouvement Américain Lever. Elle tient bien temps, et avec soin elle durera dix ans. Ecrivez dès aujourd'hui.

Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN

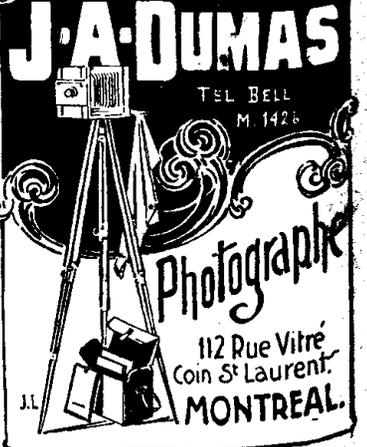
268 rue St-Lauren

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

J.A. DUMAS

TEL BELL M. 1426



Photographie

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

Un Héritage dans les Airs

IX

LE DÉTECTIVE

ROMAN D'AVENTURES

Il revint tout à coup sur ses pas et pria une des personnes arrêtées devant l'affiche de lui indiquer le Royal-Hotel, vers lequel, une fois renseigné, il se dirigea rapidement.

— M. James Well, l'aéronaute ? demanda-t-il au bureau.

— Il vient justement de rentrer pour déjeuner, lui répondit-on. Si vous voulez bien l'attendre un instant, on va le prévenir.

— Parfaitement, fit Reynard ; annoncez-lui, je vous prie, que M. John Andrew, de Sydney, désire lui parler pour affaire urgente.

Et il suivit, d'un pas délibéré, le domestique qui le conduisit au salon.

Il était là depuis quelques minutes à peine, lorsque la porte s'ouvrit et il vit entrer un homme de petite taille, âgé d'une quarantaine d'années, à la physionomie intelligente, à l'allure vive et décidée : c'était l'aéronaute.

— Monsieur, dit James Well, en s'avançant, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais je crois deviner l'objet de votre visite. Vous désirez sans doute une carte d'entrée pour l'enceinte réservée ?

— Nullement, monsieur, répondit Reynard. La demande que j'ai à vous adresser est d'une nature plus importante.

— Je vous écoute, monsieur, mais soyez bref, je vous prie, car je ne puis disposer que de quelques instants. J'ai encore quelques préparatifs à faire pour mon ascension, et le temps me presse.

— En ce cas, je vais droit à la question. Consentiriez-vous à prendre un compagnon de voyage ?

— Un compagnon de voyage ? demanda James Well surpris... pour partir en ballon ?

— Oui, il y a longtemps déjà que je me suis promis de faire une excursion en ballon, jamais jusqu'ici l'occasion ne s'est présentée de satisfaire mon désir. En me permettant de monter avec vous dans *Le Sirius*, vous combleriez donc tous mes vœux.

— Pourtant, monsieur, répondit James Well, il m'est malheureusement impossible d'accueillir votre demande ; toutes mes dispositions sont prises pour partir seul. Je ne puis avoir un compagnon de voyage.

— Bah ! il vous suffira d'embarquer deux ou trois sacs de lest de moins. Le poids sera le même, et je ne vous gênerai en rien.

— Sans doute, sans doute. Mais savez-vous que je me propose de faire un très long voyage : je passerai toute la nuit en ballon et ne reprendrai terre que demain matin.

— Je le sais, cela ne m'effraie pas, je vous assure, le moins du monde. Je suis très désireux au contraire d'assister dans les airs au lever et au coucher du soleil.

— Je ne puis vous emmener, répliqua l'aéronaute d'un ton un peu brusque. N'étant pas du métier, vous seriez pour moi un grave embarras.

— Soyez sans crainte à ce sujet, insista Reynard, je m'arrangerai de façon à ne gêner en rien les manœuvres.

— Et puis, poursuivit James Well, en vous acceptant pour compagnon de voyage, je me rendrais de ce fait même responsable des accidents qui pourraient vous survenir. Je vous le répète, c'est impossible.

— Ce ne serait, en tous les cas, qu'une responsabilité toute morale, cependant je reconnais qu'elle mérite une compensation ; du reste je n'ai jamais eu l'intention de partir avec vous sans vous payer le prix de mon voyage.

Et, tirant de sa poche une liasse de bank-notes, il la présenta à l'aéronaute en disant :

— Voici mille livres, monsieur ; ce prix vous semble-t-il suffisant ?

A la vue des billets de banque, la figure de James Well changea subitement d'expression.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, monsieur ! s'écria-t-il en riant. Avec de l'argent, on peut toujours arriver à s'entendre. Du moment où vous y mettez le prix !...

— Alors, c'est une affaire convenue ?

— Absolument convenue, répondit l'aéronaute... Je vous emmène. Je vais modifier mes préparatifs en conséquence.

— Avez-vous quelques dispositions à prendre avant le départ ? ajouta-t-il tout en serrant les bank-notes dans son portefeuille.

— Non, je suis tout prêt à partir, je pensais bien que vous ne me refuseriez pas. Je n'ai qu'à déjeuner, car je n'aime pas voyager à jeun.

— Alors, voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi ? Ensuite, nous nous dirigerons vers le parc de Kangaroo-Point, où nous n'aurons plus qu'à monter en ballon. Tout sera prêt, car le gonflement s'opère déjà en ce moment.

— Volontiers, répondit Reynard. J'accepte avec plaisir et je vous prévient que j'ai bon appétit et bon estomac.

Après le déjeuner, qui fut très gai, les deux hommes se rendirent au parc, où ils trouvèrent le ballon déjà presque complètement gonflé et muni de tous ses appareils.

Le Sirius était un aérostat de dimensions considérables, très solidement construit et réunissant tous les perfectionnements les plus nouveaux.

La nacelle, très vaste, pouvait aisément contenir plusieurs personnes. James Well, en vue du séjour assez long qu'il devait y faire, l'avait aménagé d'une façon spéciale. Il y avait embarqué, outre le lest, une certaine quantité de provisions de bouche, des couvertures pour la nuit et divers autres objets d'utilité.

Tandis que l'aéronaute surveillait les derniers préparatifs, Reynard, peu soucieux de se mettre en vue, s'était confondu parmi la foule qui, nombreuse, entourait le ballon. Seulement, quand tout fut prêt, au dernier moment, il monta dans la nacelle, à côté de James Well, qui donna bientôt le signal du départ.

— Lâchez tout ! cria-t-il, au milieu d'un grand silence.

A ce commandement jeté d'une voix retentissante, *Le Sirius* s'éleva verticalement dans les airs, salué par les applaudissements et les "hurrahs" des assistants qui, la tête levée, le cou tendu, criaient à pleins poumons.

Reynard se frottait les mains, en pensant que maintenant il n'avait plus rien à craindre.

Qui donc pourrait le suivre à travers les airs ? Tout à coup, une pâleur se répandit sur ses traits, son visage se contracta.

Parmi la foule, presque au premier rang des spectateurs, il venait d'apercevoir M. Dalmon, qui tendait le bras vers le ballon d'un air menaçant.

En même temps, ces mots, prononcés par sa victime, parvenaient distinctement aux oreilles du misérable :

— C'est lui, l'assassin, le voleur ! Arrêtez ! arrêtez ! c'est Reynard !

A peine arrivé à Brisbane, M. Dalmon sans perdre une minute, s'était fait conduire chez le commissaire de police.

Malgré l'heure matinale, le magistrat était déjà dans son cabinet. Après avoir pris connaissance de la lettre de son collègue de Sydney, il fit à M. Dalmon l'accueil le plus courtois.

— Dès hier soir, lui dit-il, j'ai pris les dispositions nécessaires pour que le voleur ne puisse nous échapper. Des agents sont postés en surveillance dans les gares et sur les quais, tandis que d'autres, également munis de son signalement, ont mission de fouiller les hôtels et les maisons meublées. Sa capture est donc imminente.

M. Dalmon, qui, bien autrement que le commissaire, était intéressé à cette capture, n'éprouvait pas une confiance aussi complète.

Il formula des doutes.

— Est-il bien certain, objecta-t-il, qu'il se soit arrêté à Brisbane ? Il a pu traverser simplement la ville et en repartir immédiatement pour une autre destination sans laisser sa trace.

Le commissaire secoua la tête, en signe de dénégation.

— Ce n'est pas admissible : étant donnée l'heure avancée à laquelle il est arrivé, il a dû nécessairement passer la nuit ici.

— A cette heure, il n'y a plus aucun train ni aucun bateau qui parte de Brisbane. Nous le tenons comme dans une souricière.

— Dieu vous entende ! fit M. Dalmon, car ce misérable ne doit pas en être à son coup d'essai. S'il échappe, il fera certainement d'autres victimes.

— A onze heures et demie, reprit le magistrat, les agents chargés des investigations dans les hôtels seront ici pour me faire leur rapport. Si vous voulez revenir me voir à midi, j'aurai sans doute quelque nouvelle intéressante à vous apprendre.

M. Dalmon remercia, alla se reposer pendant quelques heures, puis après avoir déjeuné rapidement il vint chercher des nouvelles.

— On n'a pas encore arrêté votre voleur, lui annonça le commissaire, mais on a retrouvé sa trace. Il a passé la nuit au Globe-Hôtel, où il s'est fait inscrire sous le nom de John Andrew, propriétaire à Sydney.

— Et il n'y est plus ? demanda vivement M. Dalmon.

— Non, il est sorti de l'hôtel de grand matin, emportant avec lui la valise qu'il vous a volée ; depuis ce moment on ne l'a plus revu. Evidemment il se tient sur ses gardes et s'efforce, en changeant de domicile, de faire perdre sa trace.

— Êtes-vous bien certain qu'il n'a pas quitté Brisbane ?

— Cela me paraît impossible, il aurait été arrêté au moment de mettre le pied dans le train ou sur le bateau. Il y a des agents à toutes les gares ainsi qu'à tous les embarcadères.

M. Dalmon remua la tête d'un air de doute. Il n'était guère rassuré.

— N'a-t-il pas pu sortir de la ville par une autre voie ? demanda-t-il. Peut-être a-t-il gagné la campagne tout simplement à pied, comme un promeneur ?

— J'ai prévu cette hypothèse, et j'ai donné des ordres en conséquence à la police de la banlieue : il ne pourrait aller bien loin... Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il ait pris ce parti, et je crois au contraire qu'il va tâcher de se cacher pendant quelque temps à Brisbane jusqu'à ce qu'il pense qu'on ne s'occupe plus de lui.

— Alors, vous allez continuer les recherches dans la ville ?

— Certes vous pouvez compter sur moi. Nous ne les abandonnerons pas un seul instant, et elles seront activement menées, je vous en réponds.

—Ne pourrais-je aider vos agents dans ces recherches?... Ils ont le signalement de Reynard, mais il est fort possible que, pour se cacher plus facilement, il change de costume et se fasse une autre tête. Dans ce cas, vos agents pourraient passer à côté de lui sans le reconnaître... Tandis que moi... je le reconnaîtrai la nuit, et même métamorphosé en nègre... je suis payé pour cela.

—Vous avez parfaitement raison, approuva le commissaire : pour vous servir de guide, je vais vous adjoindre un de mes meilleurs détectives, en qui vous trouverez un auxiliaire précieux.

Il saisit alors un tube accoustique placé à portée de sa main, souffla dedans, et attendit le coup de sifflet lui annonçant la présence de la personne à laquelle il voulait parler.

Alors il appuya le tube contre ses lèvres et commanda :

—Dites à M. Flinders de venir me parler.

—C'est l'agent qui vous accompagnera, ajouta le commissaire en s'adressant à M. Dalmon.

Un instant après, la porte du cabinet s'ouvrit pour donner passage à un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, et vêtu avec correction. Il portait de longs favoris blonds soigneusement peignés. Ses yeux vifs, scrutateurs, s'abritaient derrière les vitres d'un lorgnon.

—Vous m'avez fait appeler, monsieur le commissaire ? demanda-t-il.

—Oui, Flinders, j'ai à vous confier une mission d'une nature très particulière. Vous êtes adroit et prudent, je vous choisis pour ces deux raisons.

Sans perdre son air flegmatique, l'agent s'inclina en signe de remerciement.

—Je suis à vos ordres, monsieur le commissaire.

Le magistrat expliqua alors ce dont il s'agissait.

—J'ai déjà entendu parler de cette affaire, déclara Flinders lorsque son chef eut fini de parler ; je suis convaincu comme vous, que ce Reynard n'a pas quitté Brisbane. Il lui est beaucoup plus facile de se cacher ici, dans une grande ville, que de voyager au hasard.

Il ajouta en se tournant vers M. Dalmon :

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur. Quand vous plaît-il que nous commençons les recherches ?

—Tout de suite : moins on perdra de temps et plus nous aurons la chance de pincer ce gredin... Oh ! si je le rattrape ! Si encore il n'avait fait que me voler, tromper ma confiance, mais il voulu assassiner ma vieille bonne Geneviève : deux minutes de plus elle était perdue.

Certainement M. Dalmon cherchait en ce moment un supplice terrible, inconnu, pour l'infliger à Reynard.

Son geste acheva la phrase.

—Eh bien, monsieur, nous pouvons partir, répondit Flinders, moi je suis prêt.

—En route alors !

Quelques secondes plus tard, M. Dalmon, suivi du détective, quittait le cabinet du commissaire de police. Une fois dans la rue, il donna à son nouveau compagnon les détails les plus complets sur les circonstances dans lesquelles le vol avait eu lieu et sur les démarches faites par lui pour retrouver le voleur ; puis ils se concertèrent ensemble sur la façon dont ils devaient procéder à leurs recherches.

—Suivant moi, déclara Flinders, il serait inutile, pour l'instant du moins, de continuer les perquisitions dans les hôtels et les garnis. Il est bien évident que Reynard ne retournera pas au Globe-Hôtel. Ce soir seulement, à une heure avancée, le plus tard possible, il cherchera un nouveau gîte pour la nuit, ou peut-être il voudra profiter de l'obscurité pour gagner la campagne.

—Et en attendant, que supposez-vous ? qu'il s'est réfugié dans un endroit désert de la ville ?

—Désert, non pas ! répliqua le détective avec un sourire. Je crois au contraire, qu'il se tient dans les lieux les plus fréquentés, où sa présence n'attirera plus l'attention, c'est au milieu de la foule qu'on se cache plus facilement. D'après ce que vous m'avez raconté, ce Reynard a habité les grandes capitales de l'Europe. Il n'ignore pas a.

—Alors, que devons-nous donc faire ?

—Tout simplement parcourir les principales rues de Brisbane, dont l'étendue est, en somme, peu considérable : c'est en procédant de cette façon que nous avons le plus de chances de rencontrer notre voleur.

M. Dalmon et le détective se mirent donc aussitôt à circuler à travers la ville, en choisissant de préférence les voies les plus animées. Au passage, ils jetaient un coup d'œil rapide dans les cafés, les bars et autres établissements publics qu'ils rencontraient.

Ils arrivèrent ainsi vers trois heures, à l'entrée du parc Kangaroo-Point. Le mouvement extraordinaire qui régnait en cet endroit frappa M. Dalmon. Il en demanda la cause.

—Toute cette foule, lui répondit Flinders, vient voir l'ascension d'un ballon, monté par l'aéronaute bien connu, James Well, de Melbourne. Nous allons la traverser plusieurs fois en ayant soin de ne pas nous quitter. Je passerai devant, suivez-moi de près ; si vous apercevez votre voleur, ne criez pas, ne donnez pas l'alarme, il se sauverait facilement au milieu de la foule. Vous m'avertirez en me tirant par le bras.

Après s'être un peu avancé dans le parc, ils aperçurent, au milieu d'une pelouse, le ballon, prêt à partir, qui se balançait dans l'espace.

Ils se glissèrent peu à peu à travers la foule en examinant avec attention tous ceux qu'ils coudoyaient, et parvinrent de cette façon au premier rang des spectateurs, au moment même où le ballon quittait le sol.

Tout à coup, M. Dalmon poussa une sourde exclamation. Il venait de reconnaître Reynard dans la nacelle, à côté de l'aéronaute.

Etendant vivement le bras en avant, il cria ces mots qui, nous le savons, avaient été entendus par Reynard :

—C'est lui, l'assassin, le voleur ! Arrêtez ! arrêtez ! Malheureusement, dans son émotion, il avait prononcé ces paroles en français, de sorte qu'elles n'avaient été comprises par aucun des assistants.

D'ailleurs, même sans cette circonstance, il eût été trop tard pour empêcher le départ du ballon, déjà à près de cent pieds dans les airs, et qui s'élevait majestueusement au milieu des acclamations de la foule.

X

NOUVELLE SURPRISE

—Cet homme est décidément un rusé coquin, dit Flinders à M. Dalmon, quand, ayant appris son sang-froid, l'ancien commerçant fut en état de l'écouter. Si vous ne l'aviez vu, personne n'aurait soupçonné qu'il s'était enfui en ballon. C'est un hasard vraiment providentiel qui nous a permis d'assister à son départ.

—En quoi providentiel ! répliqua M. Dalmon, d'un air piteux et surexcité tout à la fois, nous savons qu'il est parti, il est vrai, mais nous ignorons où il va. Quand même nous le saurions, à quoi cela nous avancerait-il, sait-on jamais où descendra un ballon ?

—Pardon, monsieur, répliqua le détective, vous êtes dans l'erreur.

—James Well a annoncé son intention de descendre demain matin dans les environs de Rockhampton ; il voudrait même aller d'un autre côté qu'il ne le pourrait pas, le vent du sud-est, qui règne ici d'une façon presque constante, le poussera forcément dans cette direction. De plus, James Well tient à sa réputation d'habile aéronaute. Quand il dit j'irai à tel endroit, on peut être certain qu'il ne descendra pas à terre loin de là.

M. Dalmon regarda aussitôt pour voir de quel côté venait le vent. N'apercevant aucune girouette pouvant lui donner cette indication, il se rappela le moyen qu'il avait vu employer un jour qu'il se promenait avec des amis dans le bois de Viroflay.

Il mouilla son doigt dans sa bouche, et le dressa ensuite tout seul en tenant fermés ses autres doigts. De cette façon, le doigt sécha bien plus rapidement du côté d'où venait le vent.

Cela ne suffisait pas encore. Il fallait aussi s'orienter, connaître de quel côté se trouvaient les différents points cardinaux. M. Dalmon ne continua pas son expérience, ce qui sans doute l'eût beaucoup embarrassé. Il préféra s'en rapporter à Flinders, qui lui affirma de nouveau que le vent soufflait du sud-est.

L'agent ajouta :

—Il faut immédiatement prévenir le commissaire qui, par télégraphe, donnera des ordres aux brigades de Rockhampton et des localités environnantes de se tenir prêtes à arrêter Reynard dès qu'il posera le pied sur le sol. *Le Sirius* ne peut pas rester longtemps dans les airs. Il faudra bien qu'il descende. Quand il arrivera à terre, on cueillera votre voleur.

M. Dalmon et Flinders se rendirent donc sans retard au bureau du commissaire, et le chef de la police fit envoyer des télégrammes dans toutes les directions, mais principalement dans celle du nord-ouest, en donnant le signalement de Reynard.

Pour éviter toute erreur, il donna l'ordre d'arrêter les deux hommes qu'on trouverait dans la nacelle du *Sirius* et de les garder jusqu'à nouvel ordre.

—Pas bête, ce Reynard, disait-il tout en écrivant ses dépêches, cette idée de fuite dans les airs est une trouvaille, et sans le hasard qui vous l'a fait reconnaître au moment où s'enlevait le ballon, toutes nos recherches devenaient certainement inutiles. Maintenant nous le tenons. Il n'y a plus qu'à attendre la nouvelle de son arrestation ; ce soir ou demain, au plus tard, elle nous parviendra.

M. Dalmon passa une journée qui lui sembla bien longue.

Il écrivit à sa fille pour lui raconter les événements depuis son départ de Sydney, puis il se rendit plusieurs fois au commissariat, mais on n'avait encore rien reçu.

—Revenez demain matin, lui dit le commissaire, il y aura du nouveau. *Le Sirius*, vous le savez, doit rester toute la nuit dans les airs.

Le lendemain, en effet, quand il se présenta, le commissaire lui tendit un télégramme arrivé à la première heure.

Il était ainsi conçu :

« Cometville, huit heures dix minutes matin. — Ballon passé ici sans s'arrêter, se dirigeant vers Clermont. »

—Où se trouve Cometville ? demanda M. Dalmon.

—Cometville est une petite localité située sur la voie ferrée qui conduit de Rockhampton à Jéricho. Je m'étonne que James Well ne s'y soit pas arrêté, car c'est la station de chemin de fer la plus rapprochée de Rockhampton qui se trouve sur son itinéraire.

—Et Clermont ?

—Clermont est aussi une station de chemin de fer, mais située sur un petit embranchement qui se détache de la ligne dont je viens de parler. C'est même à Clermont que se termine cet embranchement : par conséquent, James Well ne saurait aller plus loin : au delà, dans la direction du nord-ouest, il ne rencontrerait sur un parcours considérable qu'un pays à peu près inhabité, dépourvu de voies de communication, où il ne pourrait trouver ni secours ni vivres.

—Vous pensez donc qu'il atterrira à Clermont ? demanda le pauvre M. Dalmon de moins en moins rassuré, en apprenant ainsi que son voleur et son argent continuaient à s'enfuir dans les airs vers des pays inconnus.

—Sans doute, il ne peut plus sans un grand danger continuer ce voyage. Nous serons, du reste, bientôt fixés à cet égard, car la police de Clermont est également prévenue.

Vers onze heures, en effet, arriva une seconde dépêche.

—Ah ! ah ! se dit le commissaire, je crois que cette fois-ci nous allons apprendre l'arrestation de notre voleur.

Il ouvrit le télégramme avec une certaine hâte, car cette affaire commençait à l'intéresser.

Mais, dès qu'il y eut jeté les yeux, il poussa une exclamation de surprise.

Le télégramme expédié par le chef de la brigade de Clermont ne donnait pas de meilleures nouvelles que celui envoyé le matin de Cometville.

Il était conçu, d'ailleurs, presque en termes semblables.

— Ballon vient de passer au-dessus de notre ville ; se maintient toujours à grande hauteur et continue sa route vers le nord-ouest.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda M. Dalmon, après avoir lu à son tour.

Le commissaire s'était levé et, les mains derrière le dos, marchait dans son bureau d'un air un peu vexé.

— Cela signifie, répondit-il, que Reynard, dont la poche est garnie, puisqu'il a tout l'argent volé, est parvenu à décider James Well à descendre en rase campagne, dans un lieu désert où la police ne peut venir l'inquiéter.

— Alors, fit M. Dalmon d'un ton désolé, il faut renoncer à l'atteindre ? C'est fini... mon argent est perdu, le misérable ne sera pas arrêté ?

— Non pas, répliqua vivement le commissaire. Non, ça n'est pas fini. En supposant qu'il réussisse à se cacher pendant quelque temps dans la brousse, il ne pourra pas y vivre, et son argent ne lui servira à rien il aura hâte d'en sortir. Il gagnera alors le port le plus voisin, dans l'intention de s'y embarquer pour l'Europe, et viendra ainsi se faire prendre lui-même.

— Au lieu d'attendre qu'il vienne, ne peut-on se lancer immédiatement à sa poursuite à travers le pays ?

Le chef de police regarda fixement M. Dalmon, et fut pendant quelques secondes sans répondre.

— Cela se peut, dit-il enfin, mais ce serait une expédition en règle, entraînant des frais considérables.

— Eh bien ! riposta aussitôt M. Dalmon, autant poussé par le désir de reprendre son argent que de se venger de Reynard, si je prenais tous ces frais à ma charge ?

— Cela lèverait évidemment toutes les difficultés.

— Mieux encore, reprit M. Dalmon, qui s'excitait en parlant, j'offre d'organiser moi-même l'expédition avec le concours de M. Flinders, s'il veut bien m'accompagner.

— J'y consens volontiers, répondit le commissaire. Quant à Flinders, je suis certain qu'il acceptera, je vais le faire appeler. Il pourra vous répondre lui-même.

Quelques instants après, le détective se présentait et le commissaire lui expliqua ce dont il s'agissait.

— Certes oui, j'accepte, répondit vivement Flinders. Cela me fait plaisir : ce Reynard n'est pas un malfaiteur vulgaire, et j'éprouverai une véritable satisfaction à lui mettre la main au collet. Ah ! il veut se moquer de nous et nous glisser entre les doigts. Nous allons bien voir qui aura la dernière manche, et celui qui rira le dernier.

— Cette satisfaction, s'empressa d'ajouter M. Dalmon, ne sera pas seulement morale : je saurai, soyez-en certain, reconnaître largement le service que vous que vous m'avez rendu.

Le détective s'inclina, très satisfait, et M. Dalmon lui demanda ensuite, après un court silence :

— Quelle est la voie la plus rapide pour se rendre à Clermont ?

Le pauvre M. Dalmon ne pensait plus guère à sa rue des Lombards.

C'était un mouton devenu subitement enragé. Il se sentait capable de toutes les hardiesses et ne redoutait plus aucune fatigue.

— Malheureusement, répondit le commissaire, le chemin de fer qui doit relier Brisbane à Rockhampton n'est pas achevé, il vous faudra donc gagner cette ville par mer ; de Rockhampton, le train vous mènera à Clermont en trois heures au plus.

— Existe-t-il un service régulier de bateaux pour Rockhampton ?

— Sans doute ; il y a même un service quotidien, seulement vous ne pouvez pas partir aujourd'hui, il est trop tard.

— Alors nous nous embarquerons dès demain, conclut-il M. Dalmon ; et si vous le voulez bien, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Flinders, nous allons prendre nos dispositions en conséquence... Maintenant je m'en rapporte à vous, puisque monsieur le commissaire veut bien vous donner pleins pouvoirs

pour agir. Vous commanderez tout ce que vous croirez utile pour que nous réussissions.

— Je vais vous signer un pouvoir, dit le commissaire à Flinders, pour le cas où vous seriez obligé de requérir de l'aide.

— Je vous laisse, fit M. Dalmon, nous nous retrouverons à l'hôtel.

Il sortit après avoir remercié le commissaire de police, puis il se rendit au télégraphe pour apprendre à sa fille qu'il se lançait à la poursuite de Reynard, à travers des pays presque inconnus.

Il retourna à son hôtel, où Flinders le rejoignit bientôt, et lui expliqua le plan qu'il avait formé, et qu'ils allaient mettre à exécution.

Ils passèrent le reste de la journée et dînèrent ensemble ; ils allèrent faire une courte promenade le long des quais, puis ils se séparèrent, et M. Dalmon alla se coucher.

Au moment où il allait se mettre au lit, il entendit frapper à la porte de sa chambre.

Tout de suite, la pensée lui vint que Flinders avait une nouvelle importante, et qu'il venait la lui communiquer.

— Qui est là ? demanda-t-il aussitôt.

— C'est moi, père, avec Geneviève, nous arrivons de Sydney.

— Vous ! comment, c'est vous ! cria-t-il en se rhabillant bien vite pour aller ouvrir. Ah ! par exemple... si je vous attendais !

Dès qu'il eut ouvert la porte, Jeanne lui sauta au cou, l'embrassa bien fort, lui disant entre deux baisers :

— Mais oui, c'est moi, tu vois. Sitôt ta dépêche reçue, nous sommes parties pour venir te rejoindre. Geneviève est tout à fait remise.

— Et pourquoi as-tu quitté Sidney ?

— Comment, pourquoi ? Ne le devines-tu pas... Parce que je veux partir avec toi.

M. Dalmon fit un grand geste de surprise.

— Partir avec moi ? Mais c'est absolument impossible ! Tu n'y penses pas sérieusement, ma chère enfant.

— Pourquoi impossible ?... Puisque tu pars, je puis bien partir avec toi, je serais trop inquiète si je restais seule ici, sans nouvelles.

— Mais, ma mignonne, ce serait insensé ; il ne s'agit pas d'une simple promenade, d'un voyage d'agrément, comme tu le crois. C'est une véritable chasse à l'homme que nous allons entreprendre, à travers un pays sauvage, presque sans habitants sans routes tracées, où nous n'aurons à compter que sur nous-mêmes.

En parlant ainsi, M. Dalmon s'était redressé. On eût dit qu'il évoquait des combats terribles, et qu'il allait conquérir un nouveau monde. L'ancien droguiste se voyait un héros.

Jeanne eut un doute.

— Croyez-vous, vraiment, mon père, que nous aurons autant de difficultés ?

— Je ne fais que répéter ce que l'on m'a dit. Songe que nous n'aurons à notre disposition aucun moyen de transport. Il nous faudra voyager à pied...

— Cette perspective ne m'effraie pas : vous savez bien que je suis une marcheuse de première force. Quand nous faisons des excursions, je n'étais jamais fatiguée, et c'est toujours toi qui, le premier, songeait à te reposer.

— Mais il n'y a pas que la fatigue, une semblable expédition présente certains dangers, et c'est déjà assez d'être volé. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque accident.

— Mon père, insista Jeanne d'une voix ferme, s'il y a des dangers à courir, n'est-ce pas de mon devoir de les partager avec toi ? Je t'en prie, ne me refuse pas, tu me ferais beaucoup, beaucoup de peine... Sans nouvelles de toi pendant toute ton absence : y songes-tu ?... Je ne vivrais pas.

M. Dalmon regarda sa fille avec attendrissement, il l'embrassa, mais il essaya cependant de lui opposer plusieurs autres objections.

Jeanne avait réponse à tout, si bien qu'à la fin il dut s'avouer vaincu.

— Tu verras, père, dit-elle en manière de conclusion, que je ne vous causerai aucun embarras. Quant à Geneviève, elle est maintenant tout à fait rétablie, et nous lui ferions beaucoup de peine en l'empêchant de venir avec nous ; elle n'a plus qu'une pensée, une seule, celle de courir à la poursuite de son assassin.

— Comment ! Geneviève aussi, se récria M. Dalmon. Toi, passe encore, tu es jeune, mais elle...

Il s'adressa à Geneviève, qui entraînait en ce moment dans la chambre en grondant contre les garçons d'hôtel, contre le cocher, ce qui prouvait sa guérison complète.

— Vous eussiez bien mieux fait de retenir Jeanne à Sydney que de l'accompagner ici.

Geneviève ne répondit rien à ce reproche, mais brandissant le poing, elle s'écria avec une colère comique :

— Moi rester à Sydney ! Mais quand je devrais, comme le Juif errant, faire le tour du monde, je le rattraperai, le misérable ! Je ne serai heureuse que le jour où je le verrai pendu au sommet d'un arbre.

Malgré ses préoccupations, M. Dalmon ne put s'empêcher de sourire de l'exaltation manifestée par sa vieille bonne, qui continuait à murmurer entre ses dents :

— Le gredin ! le bandit !... oui, je veux le voir pendu, et si l'on ne va pas à sa recherche... j'irai plutôt toute seule... Oui, je suis vieille, mais j'ai encore bec et ongles, et bonne langue aussi.

— Eh bien, nous partirons ensemble puisque vous voilà, répondit M. Dalmon... à moins que d'ici demain matin il n'y ait du nouveau...

— Ah ! si je pouvais recevoir une bonne dépêche. Je donnerais de bon cœur la moitié de l'héritage qui nous a été volé pour apprendre que notre voleur est arrêté et que l'on a retrouvé l'argent...

— En attendant, il faut aller vous reposer et dormir. Avez-vous demandé des chambres ?

— Non, père, répondit Jeanne, j'ai demandé seulement si tu étais ici, j'avais hâte de te revoir.

M. Dalmon sonna le garçon, et comme la chambre voisine était libre, il y fit mettre un second lit pour Geneviève.

Jeanne s'y installa avec sa vieille bonne, qui ne décollerait pas en pensant sans cesse à son assassin.

XI

DEUX FIGURES DE CONNAISSANCE

Rockhampton est, par sa population et l'importance de son commerce, la seconde ville du Queensland.

Elle est bâtie dans une position avantageuse à l'embouchure du Fitzroy, qui, lui, forme un port naturel.

Après vingt-quatre heures d'une excellente traversée, M. Dalmon et sa fille, accompagnés de Flinders et de Geneviève, débarquèrent sur les larges quais qu'on a récemment construits le long du fleuve.

Ils se dirigeaient vers l'hôtel le plus proche, lorsqu'ils virent venir à eux deux hommes qui avaient assisté à l'arrivée du paquebot avec un joyeux étonnement, Julien Marty et le Dr Doinet.

— Par quel heureux hasard vous trouvez-vous à Rockhampton ? s'écria M. Dalmon en leur tendant la main. Que je suis content de vous revoir !

Ce hasard n'a rien d'extraordinaire, reprit l'enseigne de vaisseau en serrant avec effusion la main de M. Dalmon, après avoir salué ainsi que son ami Mille Dalmon. Nous avons terminé plutôt que nous le pensions, notre exploitation à la Grande-Barrière, et nous sommes venus relâcher à Rockhampton avec *Le Saphir*. Nous nous proposons d'y rester quelques jours pour nous reposer et mettre un peu d'ordre dans nos notes, puis nous rentrons à Sydney, d'où nous partirons pour la France. Mais vous-même, cher monsieur comment se fait-il que vous soyez par ici ?

— Pardieu, ça n'est pas pour mon plaisir, c'est une fâcheuse histoire : Reynard... vous savez bien, celui

qui nous accompagnait pour nous servir d'interprète et nous éviter tout ennui pendant le voyage. Il m'a volé près de deux millions, après avoir tenté d'assassiner ma vieille Geneviève.

Et pendant que Julien Marty et le docteur son ami manifestaient leur indignation, il leur apprit le vol dont il avait été victime, et leur raconta par le menu les événements qui l'avaient suivi, sans oublier la brusque arrivée de Jeanne à Brisbane, et l'insistance de la jeune fille pour l'accompagner.

Lorsqu'il eut achevé son récit, Julien, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, lui dit :

—J'ai une proposition à vous faire !

—Parlez, cher M. Marty, parlez ; votre proposition, j'en suis certain d'avance, ne peut que m'être agréable.

—Je le souhaite... Voulez-vous que je vous accompagne, dans votre expédition, avec mon ami le docteur, qui, j'en suis sûr, sera enchanté de venir avec nous ?

—M'accompagner ! Vous ! avec le docteur ? Certes oui, votre proposition m'est agréable. Vous m'avez déjà sauvé la vie.

—Ne parlons pas de cela, je vous en prie, interrompit Julien Marty.

—Comment ! n'en parlons pas... au contraire, parlons-en et beaucoup, car, sans vous, je ne me préoccuperais guère de courir en ce moment après mon voleur.

—Et moi je n'aurais plus mon bon père, ajouta Jeanne, qui rougit en tendant la main au jeune marin.

—Bon, c'est entendu. Alors quelle raison vous empêche d'accepter notre aide dans votre chasse au voleur ?

—Je crains d'abuser de votre complaisance, et je ne veux pas qu'à cause de moi vous négligiez des travaux dont votre avenir dépend peut-être :

—Si ce n'est que cela, rassurez-vous. Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons terminé notre mission bien avant le temps qui nous avait été fixé ; nous avons devant nous plus de trois mois dont nous pouvons disposer à notre guise. Rien ne s'oppose par conséquent à ce que nous les consacrons à la poursuite de Reynard. N'est-ce pas, docteur ? ajouta l'enseigne en se tournant vers son compagnon qui, jusque-là, s'était contenté d'acquiescer par son silence aux paroles de son ami.

—Parfaitement, répondit celui-ci. Ce sera pour moi une occasion de compléter mes études sur la faune et la flore du nord de l'Australie. Et puis, c'est un voyage imprévu dans des conditions toutes particulières, à travers un pays presque inexploré : autant de raisons pour ne pas laisser échapper une semblable occasion.

—Vous voyez, cher monsieur, reprit en riant Julien, que notre concours ne sera pas absolument désintéressé ; vous n'avez donc plus aucun prétexte pour le refuser.

—Aucun, en vérité, répondit M. Dalmon, et maintenant que j'ai fait mon possible pour vous dissuader, je vous avoue que je suis enchanté de votre concours.

—Alors, c'est entendu : nous resterons avec vous jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur ce coquin de Reynard, c'est bien le diable si nous ne réussissons pas à le retrouver.

Puis le jeune officier de marine ajouta en s'adressant à Jeanne qui, pendant ce débat, s'était tenue un peu à l'écart :

—Ainsi, mademoiselle, vous ne craignez pas de vous exposer aux fatigues d'une pareille expédition ? Permettez-moi de vous féliciter de votre courage. On ne croirait pas que vous en êtes à votre premier voyage.

—Je n'ai pas voulu quitter mon père en cette circonstance ; ce n'est pas vous, n'est-ce pas, ajouta Jeanne en souriant, qui m'en blâmeriez ?

—Moi ! répliqua Julien d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, je n'en aurais garde, puisque cela me procure le plaisir de passer encore quelque temps auprès de vous.

Jeanne rougit, ne sachant que répondre. Heureusement son père vint la tirer d'embarras en s'avançant

avec Flinders, qu'il présenta à Julien et au docteur Doinet. Après les présentations, la conversation devint générale.

—Votre intention, interrogea Julien, est de partir immédiatement pour Clermont ?

—Le plus tôt possible, répondit M. Dalmon. C'est là que nous organiserons notre expédition, pour nous mettre ensuite en route sans aucun retard.

—Etes-vous certain, demanda encore l'enseigne, que vous trouverez dans cette localité toutes les ressources nécessaires ?

—Il n'y a pas de craintes à avoir sur ce point, affirma Flinders, nous pourrions nous procurer à Clermont tout ce dont nous avons besoin aussi bien qu'à Rockhampton. Je connais très bien la ville, elle offre toutes les ressources nécessaires.

—Oui, confirma le Dr Doinet. Clermont a pris, depuis quelques années, une extension considérable, grâce à ses mines de cuivre, qui sont les plus riches de l'Australie.

—Nous nous proposons, déclara M. Dalmon, de quitter Rockhampton ce soir même... Mais, ajouta-t-il en s'adressant directement à Julien et au docteur, comme il faut vous laisser le temps de prendre vos dispositions, car vous ne pouvez partir ainsi à l'improviste, nous remettons le départ à demain.

—En ce qui me concerne, répliqua l'enseigne, mes préparatifs seront bientôt terminés... Et toi ? fit-il en se tournant vers son ami.

—Je tiendrais à achever moi-même, avant de partir, l'emballage de mes collections, afin qu'elles ne soient pas détériorées en route.

—Te faut-il longtemps pour cela ?

—Quelques heures seulement.

—Bon ! je t'aiderai ; à deux, nous aurons vite terminé et nous pourrions prendre le train de nuit, ce qui nous fera gagner du temps.

—C'est cela, fit M. Dalmon, pendant que Flinders consultait un indicateur, car le temps est précieux avec un coquin pareil.

—Le train part à 10 heures 35 ce soir, dit Flinders.

—Nous y serons, répondirent à la fois Julien et le docteur.

Ils serrèrent la main de M. Dalmon, de Jeanne et de Flinders, puis ils s'éloignèrent dans la direction du *Saphir*, amarré non loin de là, le long du quai.

Tandis que M. Dalmon s'applaudissait de cette rencontre, et expliquait plus complètement au détective quels étaient ces deux amis si heureusement retrouvés, Jeanne, un peu en arrière avec la vieille Geneviève, suivait du regard l'enseigne de vaisseau.

Tout le monde fut exact au rendez-vous. Julien amenait avec lui 4 matelots du *Saphir*, auxquels, expliqua-t-il, il réservait spécialement le soin de veiller, pendant le voyage, sur Jeanne et Geneviève.

M. Dalmon se montra vivement touché de cette attention, et la jeune fille remercia l'enseigne en lui adressant un affectueux sourire.

Quand le jour se leva, le train roulait depuis longtemps ; les voyageurs purent admirer les belles plantations de cannes à sucre qui s'étendent de chaque côté de la voie.

Le climat de la contrée convient, en effet, admirablement à la culture de ce précieux végétal, qui y a été introduit il y a quelques années.

En arrivant à Clermont, les voyageurs commencèrent aussitôt leurs préparatifs.

Le détective se rendit auprès du chef de la brigade de police qui, sur le vu des instructions écrites du commissaire de Brisbane, mit à sa disposition deux de ses meilleurs agents.

Guidé par eux, Flinders recruta rapidement une dizaine d'hommes, chasseurs, bûcherons, domestiques de ferme, tous gens habitués à vivre dans la brousse et d'un dévouement sûr. On pouvait avoir en eux la confiance la plus entière.

THEODORE CAHU.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous envoient la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais. Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

2.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

3.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

4.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

5.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

6.—LE SOCIALISME, encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle, sous forme de dictionnaire. 1 vol. gr. in 8 de 158 pages.

7.—L'ELECTRICITE, (même genre). 1 vol de 184 pages.

8.—LA PHOTOGRAPHIE, (même genre). 1 vol. de 152 pages.

9.—L'ARCHITECTURE, (même genre). 1 vol. de 128 pages.

10.—LE JARDINAGE, (même genre). 1 vol. de 160 pages.

11.—MINÉRALOGIE ET LITHOLOGIE, (même genre). 1 vol. de 158 pages.

12.—HISTOIRE DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE, depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours, par Sylva Clapin. 1 vol. illustré et cartonné de 212 pages.

POÉSIES

13.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

14.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

15.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

16.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

17.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

18.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

19.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

20.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

21.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

22.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.